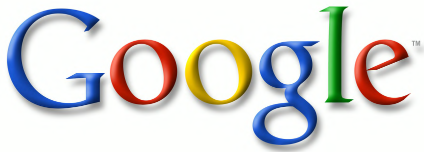




SNB

Charrière

LES
FEMMES
D'AUJOURD'HUI

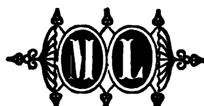
PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH. 1.

C[te] GUY DE CHARNACÉ

LES FEMMES D'AUJOURD'HUI

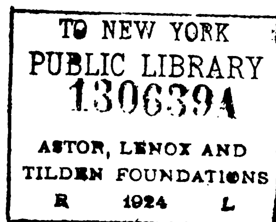
— ESQUISSES —

SECONDE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867



A MADAME DE S...



MADAME,

Un soir d'automne, époque de l'année où vous tenez vos états dans votre joli château de B..., deux ou trois femmes de vos amies et quelques hommes de votre cercle intime étaient réunis autour de la table de ce beau et vaste salon que, grâce à des peintres célèbres, vos ancêtres habitent encore. Après une chasse princière où lièvres, perdrix et faisans étaient tombés dru sous les coups répétés et habiles de tireurs fameux, la conversation s'engagea le soir sur un livre qui venait de paraître : *Mémoires du siècle dernier*, où se trouvaient bu-

rinées quelques physionomies intéressantes des belles dames du temps.

« Qui peindra de la sorte nos salons d'aujourd'hui et les femmes qui les animent? » demandâtes-vous, madame, à votre voisin, homme d'esprit fin et conteur charmant. Un de vos hôtes, peut-être un peu trop prompt à la réplique, s'avisa d'avancer qu'il n'y avait plus de salons, que la vie s'en était retirée pour se réfugier dans les cercles.

Une semblable critique faite chez vous, madame, qui brillez dans l'art de la conversation, que vous avez également le rare mérite d'inspirer aux autres, ne pouvait passer sans protestation. On ne s'en fit pas faute, et tout de suite je m'engageai vis-à-vis de moi-même à tenter l'œuvre à laquelle vous sembliez convier vos contemporains.

Que de fois déjà j'avais entendu cette phrase : « Il n'y a plus de salons! »

Si l'observation est vraie dans un certain sens, elle me paraît fausse, prise dans un sens absolu. En effet, madame, si l'on veut dire par là qu'il n'y a plus de ces salons comme il en existait au dix-septième et au dix-huitième siècle, où, sous l'inspira-

tion d'une grande dame, ou à l'ombre d'un hôtel Rambouillet, naissaient la gloire d'un artiste ou d'un écrivain, l'ambition d'un futur homme d'État, la renommée d'un capitaine, où s'enflammait, aux éclairs de l'esprit et de la beauté, le cœur des poëtes et des héros, où se décidaient le sort des parlements, la paix ou la guerre, oui, à ce compte, il n'y a plus de salons.

Mais l'influence qu'exerçaient autrefois les femmes sur les destinées mêmes du pays, serait-elle possible aujourd'hui avec nos mœurs et dans notre état social et politique? Assurément non. Et cependant, je tiens à le constater, n'y a-t-il pas maintenant comme alors des femmes distinguées et réputées pour leur beauté, pour leurs grâces, pour leur esprit, pour leur génie, des femmes qui peuvent en tous points supporter la comparaison avec celles dont les peintres et les historiens nous ont transmis les portraits? n'en trouverait-on pas quelques-unes, au moins, qui sans être aussi puissamment aidées que le furent leurs devancières, ont su néanmoins grouper autour d'elles les individualités les plus brillantes de ce temps-ci? et si

je ne craignais d'offenser leur modestie, ne me suffirait-il pas de citer les noms de telles ou telles de mes modèles, dont, hélas! je suis resté bien loin!

Chez les artistes, chez les littérateurs, chez les historiens, chez les philosophes, chez les moralistes, ne trouverais-je pas des noms féminins, non-seulement à opposer aux plus illustres des siècles précédents, mieux encore qui surpasseraient en éclat les plus éclatants?

Il est donc de toute injustice de dire que les femmes ont abandonné le sceptre, et qu'il n'y a plus de salons. Le sceptre qu'ont tenu leurs aînées, de tout titre et de tout rang, elles le tiennent et le tiendront toujours, parce que la souveraineté réside en elles. Des salons, le vôtre, madame, prouve qu'il en est encore quelques-uns. J'ajoute qu'il y en aura toujours; seulement le milieu où ils agissent a changé, les conditions dans lesquelles ils se forment et se meuvent ne sont plus les mêmes, parce que tout se transforme autour de nous. Voilà, ce me semble, madame, ce qui peut donner le change aux esprits mécontents ou superficiels, facilement enclins à confondre les effets et les causes.

Que les femmes de la bonne compagnie soient moins recherchées par les hommes que dans le passé, qu'elles se soient vu enlever des hommages auxquels elles avaient cependant seules droit, ce n'est pas niable. Mais à qui la faute?

Je ne crains pas de l'avancer, si la société n'a pas conservé chez nous cette cohésion, cette vie, cette importance, ce lustre qui l'avaient placée si haut dans l'esprit des salons de Vienne, de Berlin, de Pétersbourg, de Londres et de Madrid, on ne peut en rendre responsables que les hommes.

Guidés, madame, par des considérations que je ne puis qu'indiquer, parce qu'elles m'entraîneraient au delà des limites d'une simple lettre, les hommes de la génération de 1830 dissimulèrent leur oisiveté dans la fumée et le jeu des clubs. Une partie de la jeunesse élégante déserta les salons de la province, comme ceux de Paris, pour se réfugier dans la vie facile des cercles, qui, à dater de ce moment-là, prirent une importance considérable. De cette réunion d'hommes riches et inactifs, pour la plupart, sortit aussi un *monde* nouveau que son origine fit timide au début, mais qui, fort

des hommages que les plus grands seigneurs ne craignaient pas de lui rendre publiquement, devint bientôt, pour la société des femmes comme il faut, un rival insolent!

Ces nouvelles habitudes contractées par les jeunes gens s'expliquent facilement, madame, par la situation qu'ils s'étaient faite, c'est-à-dire par leur oisiveté même. En effet, quels éléments, quel intérêt pouvaient bien apporter dans les salons ceux qui s'étaient retirés de la vie publique, ceux qui avaient en toutes choses poussé si loin l'abstention, qu'ils en étaient arrivés à se désintéresser de tout ce qui avait fait la grandeur de leurs pères?

N'ayant point de lauriers à déposer aux pieds de leurs dames, ne pouvant illustrer leurs couleurs, n'attendant d'elles ni louanges ni récompenses, les hommes de l'aristocratie devaient forcément abandonner le camp encore retentissant de la gloire passée, et les traditions séculaires d'une galanterie raffinée. Riches seulement des biens du passé, de son héritage moral comme de son héritage matériel, l'un et l'autre déjà compromis dans une vie inférieure et oisive, nos élégants ne fréquentèrent plus

guère que le temple de Laïs, dont une simple clef d'or ouvre à tous venants les portes enguirlandées.

Comment s'étonner maintenant si cette désertion entraîne parfois certaines femmes du monde à reconquérir les infidèles par des moyens indignes d'elles? comment s'étonner de voir et le luxe effréné faisant, près des hommes, fortune à leurs dépens, et les façons mêmes de leurs nouvelles idoles entrer au foyer de la famille?

Admettre un semblable résultat, n'est-ce pas dire et justement accuser l'attitude, les goûts, les préférences des hommes?

Mais ces imperfections, ces écarts mêmes, disparaissent dans cet ensemble harmonieux que dirigent des deux côtés de la Seine les gardiennes fidèles des traditions de noble élégance et de grand air, dont vous êtes, madame, l'une des plus distinguées.

Aussi n'est-ce pas sans fierté et sans un vif sentiment de reconnaissance que je place ces esquisses sous le patronage d'un nom qui leur vaudra la bienveillance des femmes d'aujourd'hui, dignes assurément d'un meilleur peintre.

J'espère enrichir encore un jour cette galerie

des femmes de mon temps, dont l'ascendant reprend chaque jour plus de force et d'autorité. Quand je considère les salons qui se forment sous l'égide d'une souveraine, dont, à la faveur d'une intimité privilégiée, vous appréciez, madame, la rare beauté, la haute capacité, la fière énergie et les nobles sentiments, il me semble assister à la restauration de la société française, et cela m'est une pensée douce que d'en reporter l'honneur à qui de droit.

Puissiez-vous voir, madame, dans l'hommage de cette œuvre modeste, l'expression de mon admiration pour vous, et de ma reconnaissance pour l'amitié dont vous m'honorez !

Puissent aussi mes contemporaines voir, dans l'essai que je tente, la manifestation de mon culte pour la Femme, principe de la civilisation et poésie de l'humanité !

GUY DE CHARNACÉ.

BLANCHE



C'est votre nom, madame, que je veux placer au frontispice de cette galerie. C'est lui qui en sera, pour moi, le point lumineux, comme votre portrait en eût été « la Perle, » si vous eussiez daigné inspirer mon pinceau !

Pourquoi donc mon regard doit-il s'arrêter au seuil de votre demeure?...

Mais si mon crayon discret est indigne de reproduire les traits incomparables de cette tête

fière et douce, cette chevelure d'or qui ferait pâlir les diadèmes, cet œil qui commande et retient à vos pieds, cette bouche qui sourit et gronde, cette taille superbe, mon âme du moins peut franchir la grille qui vous retient captive, et pénétrer au sanctuaire.

C'est là que mon cœur vous suit ; c'est là qu'il vous adresse tout ce qu'il ne vous disait pas, quand jadis, appuyée sur mon bras, vous traversiez, inconnue et libre encore, les fêtes vénitiennes !...

Autant alors je sentais mon indignité, autant aujourd'hui, enhardi par la distance, j'ose vous laisser entrevoir des sentiments inutiles mais inaltérables. Ils vous suivront dans la retraite ; ils s'y rajeuniront au spectacle de vos nobles actions, au souffle de vos grandes pensées, et ne s'éteindront qu'avec moi.

BETTY



Voulez-vous voir un charmant tableau, simple scène de famille comme en offrent les cottages de l'Angleterre, entrez avec moi, au mois de juin 1850, dans une gentilhommière de l'ouest de la France. A droite et à gauche de l'avenue qui y mène, vous verrez galoper les poulains escortant un instant votre voiture, puis regagnant à toutes jambes leurs mères qui paissent l'herbe de la prairie. Dans la cour, et

sur la droite de l'habitation, s'ouvrent les écuries, où apparaissent, au-dessus des portes à demi ouvertes, quantité de têtes de chevaux de service, d'étalons et de futurs lutteurs d'hippodrome. Un peu plus loin, c'est le chenil où sont couchés trente *harriers*.

Il est près d'onze heures; un valet, en tenue du matin, se présente et vous introduit dans une salle du rez-de-chaussée, que des persiennes closes garantissent du soleil. Une femme de vingt-cinq ans, en peignoir blanc, est assise près d'une table. A ses côtés deux petits garçons frais et blonds, les bras et les jambes nus, épèlent à tour de rôle dans un livre anglais, tandis que leur mère tient sur ses genoux une fille qu'elle allaite. Dès que vous aurez salué la châtelaine, elle vous dira, avec un accent légèrement étranger et presque *mezza voce*, que son mari est aux courses de Chantilly ou au steeple-chase de Berny, n'ayant

pas l'air de se douter qu'on soit venu pour la voir.

Betty est le modèle des plus ravissantes figures de keepsake. Ses cheveux blonds encadrent en boucles soyeuses un ovale exquis au teint éclatant, qu'éclairent d'une lueur douce et timide deux yeux d'un brun clair. Un petit nez droit, une bouche finement railleuse, un cou de cantatrice, une taille à ravir l'artiste, des mains et des pieds faits à miracle : telle m'est apparue cette délicieuse créature, qu'un gentilhomme accompli avait conquise en des pays lointains.

Aujourd'hui Betty, après avoir, appuyée sur le bras de son mari, vaillamment conduit sa vie, regardé sans faiblesse les événements contraires, jouit en paix du fruit de ses œuvres. Si son cœur de tendre mère supporte encore quelques assauts, si son regard s'étend souvent anxieux au delà des mers, qu'elle interroge sur des destinées qui lui sont chères, elle trouve au foyer,

qu'elle charme de toutes les grâces de la femme, et aussi dans une sorte de calme inné, de flegme de race, la force de la résignation.

Betty, bien que sa position et celle de son mari l'obligent à fréquenter le monde, ne quitte qu'à regret son foyer, encore embelli par la présence de sa fille, à peine sortie de l'enfance. Vous la retrouvez après quinze ans, telle que vous l'avez toujours connue. Son affection pour un petit groupe d'amis s'est fortifiée, et si elle se montre toujours peu communicative avec ceux qu'elle ne voit que par occasion, si sa réserve va jusqu'à la timidité, si elle redoute le bruit des conversations de salon, ce n'est pas qu'elle n'y puisse briller. Douée d'un grand esprit d'observation, d'une finesse de perception qui ne peut être surpassée, d'une pointe de malice tempérée par une bonté sans égale, elle a su s'attacher pour la vie ceux qui ont le rare privilége d'être admis dans son intimité.

Elle est bonne pour tous, même jusqu'à la faiblesse. Voyez-la entourée de ses enfants, elle en paraît la sœur aînée. Si elle vous nomme son ami, vous la trouverez toujours compatissante, entrant dans vos vues et dans vos chagrins. J'ai dit qu'elle était vaillante, j'ajouterai qu'elle sait mieux résister à l'orage que le prévoir. Betty n'est point femme d'initiative. Son dévouement sans borne n'est pas militant, mais il est invincible.

Enfin Betty est le type accompli de la mère de famille, telle que l'ont faite les institutions et les habitudes de l'Angleterre. Un mot achèvera de peindre cette nature tranquille, cette femme tout entière à ses enfants.

Il y a quelques années, se trouvant dans le château d'un grand souverain, elle arriva dans la salle à manger lorsque la cour était déjà à table : « Je craignais, madame, que vous ne fussiez souffrante, » lui dit le prince. Betty,

d'ordinaire si timide, lui répondit, sans le moindre embarras et le plus simplement du monde : « Sire, j'étais avec les enfants ! »

Le printemps venu, Betty se hâte de quitter Paris et de regagner ses champs. La vie qu'elle y mène, son goût pour le cheval, pour la chasse à courre, exercices où elle s'est fait une réputation, est plus conforme que les amusements mondains à son caractère peu expansif, paisible et doux.

ROSE



Comme ce nom vous va bien, Rose! On n'en pouvait choisir un qui vous peignît mieux. Que l'on vous nomme la rose du Bengale ou toute autre, pour moi, vous êtes et resterez toujours la rose des Quatre-Saisons.

Vos cheveux sont d'un blond cendré, vos yeux plus limpides que l'eau des claires fontaines, et vos lèvres vermeilles toujours sou-

riantes. On m'a cependant dit, un jour, vous avoir vu bouder.

Il s'agissait d'un séjour en province. Et après la guerre des « Deux-Roses, » on eut la guerre de Rose. La ville fut émue, et la garnison s'en mêla. Mais vous ne pouviez être battue, tout Paris combattait pour vous.

D'ailleurs, comment vous résister? « Je ne puis, disiez-vous, ni vivre, ni fleurir sous les brumes du Nord. Ses grandes plaines et ses hautes cheminées me glacent. Ses longues routes noires et poudreuses n'offrent aucun ombrage, et ma jument ne saurait galoper ailleurs que dans les allées du Bois. N'ai-je pas sur ma table cinquante invitations de bals, de raouts et de dîners? » Mille autres raisons excellentes se joignaient encore à celles-là.

Votre mari, qui est aussi votre esclave, tenta un dernier assaut, en soldat qui s'y connaît.

Habitué à vaincre, il dut cependant cette fois capituler.

Fi ! que c'est laid, madame, de faire ainsi la moue ! — Mais, me direz-vous, Paris ne vaut-il pas une grimace ?

ÉLIANE



C'était durant l'hiver de 186., le jour de la réouverture du Théâtre-Italien. Les loges, étincelantes du feu des lustres et des diamants, étaient occupées par une société élégante, où l'on remarquait plusieurs étrangères arrivées à Paris pour y passer l'hiver. Lorsque, après le premier acte, les *bravi* dont la salle venait de saluer une prima donna en vogue se furent calmés, les habitués de l'orchestre se disper-

sèrent dans la salle, les uns entrant dans les loges pour y saluer les femmes de leur connaissance, les autres encombrant l'amphithéâtre pour y lorgner les beautés nouvelles ou déjà connues.

En tournant le dos à la scène, je restai tout à coup en extase, les yeux fixés sur une des premières loges de face. Une femme en grand deuil s'y tenait entourée de deux ou trois hommes. Je ne me souvenais pas d'avoir jamais vu rien d'aussi parfaitement beau et en même temps d'aussi attrayant que cette inconnue. L'impression que je ressentis fut telle, qu'il me devint impossible toute la soirée de détacher mon regard de cette loge, dont je m'approchai au dernier entr'acte, afin de me rendre compte de ma soudaine admiration.

Je ne pus, ce jour-là, savoir qui était cette femme, ni deviner sa nationalité. Sa voix n'arrivait pas jusqu'à moi, et son type bien rare aujourd'hui me rappelait tantôt l'art grec, tantôt

aussi cette adorable Rebecca du musée de Madrid, par Murillo. Des cheveux d'un noir à reflets bleus ondulaient légèrement sur un front pur et mat, des sourcils bien dessinés, de grands yeux noirs et brillants, un nez correct, une bouche d'une expression intraduisible comme son regard, un cou superbe, fièrement attaché sur les plus belles épaules du monde, qu'une robe sombre rendait encore plus blanches, une taille imposante et languissante tout à la fois, un beau bras, un teint à défier les roses, tels sont les principaux traits de cette femme, à laquelle je donnai environ vingt-cinq ans.

A quelque temps de là, je la retrouvai à la salle Ventadour. Un homme, qui me parut notablement plus âgé qu'elle et décoré d'ordres étrangers, l'accompagnait. J'appris que c'était son mari. A partir de ce jour, le hasard me mit souvent, soit au théâtre, soit dans les promenades, sur le passage d'Éliane.

L'hiver suivant, à mon entrée dans un salon, elle m'apparut assise dans une embrasure de fenêtre, causant avec un de mes amis de vieille date. Quelques instants après, il me présentait à Éliane. Coiffée à la grecque, vêtue d'une robe blanche retenue par une ceinture et tombant en larges plis à la façon antique, sans autre ornement qu'un ou deux bracelets, elle répandait dans toute la pièce comme un rayon lumineux. Aussi était-il facile de voir que les regards de tous ceux qui l'entouraient se portaient immédiatement sur Éliane. Se levait-elle, on croyait voir s'animer une statue de Phidias, tant elle avait de simplicité et de grandeur. Parlait-elle, on l'écoutait comme on écoute une suave harmonie.

Cependant elle avait à vaincre un accent étranger assez prononcé, et de plus une certaine timidité. Je remarquai le peu de frais qu'elle faisait pour retenir près d'elle les hommes qui venaient la saluer, et que loin de

se soucier d'un entourage nombreux, elle recherchait, au contraire, la solitude, même dans les lieux les plus bruyants. La grande simplicité de ses façons, de sa démarche et de sa conversation me frappèrent également.

Ces premières observations, en me charmant au plus haut degré, augmentèrent mon désir de la connaître davantage. Mais la maîtresse de la maison m'informa des goûts de retraite presque absolue d'Éliane, qui ne recevait que peu de monde, tout occupée qu'elle était par l'éducation des deux jeunes enfants.

Le lendemain de cette soirée, je reçus la visite de l'ami qui m'avait présenté la veille à Éliane. Comme je le trouvais triste et songeur contre son ordinaire, je m'enquis de sa santé et de ses projets.

« Quels projets veux-tu que fasse, me répondit-il, un homme qui n'a ni femme ni enfants? »

Cette réponse si vive, faite d'un ton si convaincu, m'étonna chez quelqu'un que j'avais toujours trouvé très-récalcitrant à toute idée de mariage.

« Eh bien, répliquai-je, que ne te maries-tu?

— Jamais! » dit-il.

Et un torrent de larmes, depuis longtemps amassées, inonda son visage...

« J'aime Éliane, ajouta-t-il, lorsqu'il fut un peu remis de son émotion, et je l'aime sans espoir! Après bien des mois de luttes, je lui ai fait l'aveu de ma passion. Elle m'écouta sans trouble apparent et murmura ces simples paroles :

« Ne m'entretenez jamais plus d'un mal que
« je ne puis guérir, bien qu'il m'afflige profon-
« dément. Vivez avec ma pensée, je vous la
« donne!... »

« A dater de ce moment, continua mon ami, je me suis voué au culte muet de cette adorable

femme, qui vit entourée de l'affection de son mari et de ses enfants. J'ai fermé mon cœur à toute autre pensée que la sienne; je me suis concentré dans cet amour exclusif qui me ronge, mais dont je veux vivre. J'ai mis mon âme avec son âme, puisant toute ma vie dans son regard profond et compatissant, dans un de ces mots tristement enchanteurs, comme sa voix douce et pénétrante en murmure de loin en loin à mon oreille inquiète... »

Je revois souvent Éliane. J'ignore quels sentiments agitent son âme, émanation d'une flamme céleste, et si la passion l'a jamais troublée, tant le beau regard d'Éliane est calme jusque dans les effluves de tendresse qui s'en échappent! Quant à lui, il expie sans doute quelque grande faute, car rien dans sa vie n'est changé et ne changera jamais!

Le destin a parfois de ces arrêts funestes et irrévocables!

Mais on n'en peut vouloir à Éliane du mal qu'elle a causé, tant elle charme à son insu, et comme malgré elle, par sa grâce touchante, par son abandon, par une langueur pleine de séduction, par sa parole suave, par son esprit original, par ses réflexions inattendues, mais toujours justes. Sa voix est une douce musique, un chant mélancolique comme cette romance irlandaise de *la Rose*, qui semble composée pour elle.

Que vous dirais-je encore? Éliane est aussi bonne qu'elle est belle; c'est la femme dans son immense mansuétude, dans son infinie douceur; c'est le modèle des mères, l'épouse qu'on avait rêvée et qu'on pleurera toujours. Éliane, c'est la réunion de toutes les grâces chastes et simples; c'est l'idéal de la femme réalisé: c'est l'Harmonie!

OLYMPE



Olympe avait de l'ambition et de la fortune; elle a épousé un duc de vieille race, n'ayant guère que quelques bois, suffisant à peine pour subvenir aux dépenses les plus urgentes de son superbe manoir. Encore ne voudrais-je pas jurer que l'eau du ciel ne tombât pas dans quelques pièces abandonnées, et que les dalles disjointes de l'antique salle d'armes fussent toujours remplacées, quand la longue suite des temps les

avait réduites en poussière. Donc, lorsque la jeune duchesse fit son entrée dans son nouveau domaine, elle trouva plus d'ancêtres illustres suspendus aux murs décrépits de la galerie, plus d'armures de chevaliers morts à la guerre, que de vassaux venus à sa rencontre pour lui offrir la dîme de leurs champs.

Si l'ambition d'Olympe avait été de taille à conquérir un duc et pair du royaume, sa fortune n'était point assez considérable pour faire grande figure dans cet immense castel. Aussi n'a-t-on pas, dans le pays qu'elle habite depuis vingt-cinq ans, gardé le souvenir d'aucune de ces fêtes comme le lieu l'eût exigé; n'a-t-on pas vu de ces réunions où la jeunesse de toute une province vient, au bruit des fanfares et de meutes nombreuses, se livrer aux nobles « déduits » de saint Hubert. Jamais non plus on ne cita dans la ville voisine les attelages de la duchesse, pas plus qu'il n'était question

des progrès accomplis sur les terres du châtelain.

Cette situation ne permettait guère qu'Olympe allât briller dans la capitale, et sa beauté un peu masculine, sa taille majestueuse, qui eût été plus à son avantage dans les vertugadins du grand siècle que dans l'étroite redingote des élégantes de son temps, n'eut pour cadre que les salons d'une province.

Olympe ne trouva donc pour lui faire cortége qu'un petit nombre de hobereaux. Les jaloux ajoutent que la fière duchesse ne dédaigna pas les assiduités de l'un d'eux, sans que sa physionomie impassible pût jamais faire croire qu'elle en était touchée.

Depuis lors, comme avant, l'amour ne semble pas avoir joué un rôle important dans une vie agitée par des ambitions contrariées et jamais satisfaites.

Olympe, après avoir essayé du rôle de reine

de village, que son esprit changeant n'a fait qu'ébaucher, s'est montrée tour à tour femme politique et « bas-bleu. » D'un esprit cultivé, elle s'est essayée dans quelques madrigaux, applaudis dans son entourage.

Puis, aux jours de fièvre révolutionnaire, et dans l'ivresse de la chute d'une bourgeoisie qui ne rendait point à la duchesse tout ce qui lui appartenait, Olympe a fait étalage d'idées libérales, mieux encore d'aspirations égalitaires et démocratiques.

Elle était ahonnée aux journaux « rouges, » dont les systèmes socialistes, communistes, phalanstériens, icariens, etc., ne l'effrayaient pas. Mais comme elle n'était pas de trempe à donner une forme à tout ce bagage d'occasion, soit en vers, soit en prose, et comme par un manque de galanterie les portes de la vie active en politique ne sont point ouvertes aux femmes, il en est résulté que la duchesse démocrate dut un

beau jour accrocher le bonnet phrygien au bâton de maréchal d'un des aïeux de son mari. Néanmoins, dans une ou deux circonstances, elle n'a pas craint de livrer son titre à la publicité et de signer des épîtres que les journaux ont reproduites à sa plus grande joie.

Au demeurant, Olympe est à cette heure ce qu'elle a toujours été, — bonne mère de famille.

HENRIETTE



Souffrez, madame la duchesse, que je vous choisisse comme le type accompli et le modèle le plus parfait de la maîtresse de maison, et que mon désir de vous rendre hommage soit l'excuse de ma liberté grande.

En effet, quel salon pourrait-on comparer à celui que vous avez eu le rare talent de rendre accessible à beaucoup, en donnant à vos invitations le cachet d'une faveur aussi peu répandue qu'elle est appréciée?

La suprême distinction, la grande tournure et l'inépuisable bonté qui vous caractérisent, la bienveillance et la grâce que vous déployez en laissant croire à chacun qu'il est l'unique objet de vos soins empressés, le bon goût de vos atours, la simplicité de votre parole et tant de qualités rares que je suis fier d'avoir pu apprécier : telles sont, madame la duchesse, plus encore, s'il est possible, que votre haute situation, les attraits qu'exerce votre salon.

Mais laissez-moi vous dire que si j'ai su admirer la noblesse de votre port dans la collerette d'une Médicis, aux jours joyeux et brillants du carnaval, j'ai bien mieux encore senti tout le prix de la bienveillance dont vous m'honoriez aux heures intimes, alors que les portières abaissées sur un petit nombre d'élus, votre cercle reflétait l'image charmante, bien qu'incomplète, d'un salon voisin, où ma pensée seule a pénétré.

DIANE



J'avais quinze ans lorsque je connus Diane, et, bien qu'il y ait déjà longtemps de cela, je me souviens encore de l'impression qu'elle me fit. Je puis même dire que c'est la première femme qui ait parlé à mon imagination.

C'était dans un grand château dont les habitudes simples contrastaient avec les façons et l'élégance de Diane. Tout me surprenait en

elle : ses allures dégagées, sa conversation, ses toilettes, ses parfums, son luxe, ses serviteurs. Le soir de son arrivée, je fus tout ébahi de la voir entrer en robe décolletée dans la longue galerie, où la maîtresse du logis l'attendait pour se rendre à table. Je sentis qu'elle éveillait en moi des curiosités nouvelles, et je ne me lassais pas de l'examiner. Quoiqu'elle fût aimable et indulgente, qu'elle le manifestât par de jolis présents, et que, collégien en vacances, je m'amusasse des promenades à cheval et des parties de « cache-cache » auxquelles se livrait, le soir, la jeune et joyeuse réunion, Diane m'étonnait trop pour me charmer beaucoup.

Le mari de Diane était fort original, et j'avais aussi quelque peine à concevoir comment un homme du monde pouvait se permettre de siffler dans un salon, et de briser les assiettes sur son coude pendant les repas. Ce jeu bizarre avait dégénéré chez ce gentilhomme en véritable ma-

nie. Je le vis, un jour, acheter à la foire d'une petite ville plusieurs douzaines d'assiettes, dont il jetait chemin faisant les débris sur la route.

Fille d'un officier supérieur arrivé par sa naissance et ses longs services au plus haut grade dans l'armée, Diane passa des mains d'une mère attentive à satisfaire tous ses caprices dans celles d'une tante qui s'empressa de la marier dès l'âge de seize ans, pour dégager sa responsabilité.

Cette union fut inaugurée par des fêtes magnifiques, restées dans le souvenir des hôtes nombreux du beau château de Monbéfroy. Illuminations, bals et comédies, ordonnés princièrement, rien ne manquait pour indiquer que la marquise allait se mettre à la tête de la société d'une province, dont la brillante jeunesse était avide de plaisirs.

Etrangère au pays, Diane le conquit bientôt par la puissance de la fortune, du nom, de

l'élégance et de la beauté. Avec des cheveux châtain clair, des yeux bruns animés, un nez droit, une bouche dédaigneuse légèrement contractée par l'habitude d'une grimace, elle brillait surtout et brille encore par une taille accomplie. C'est pour elle qu'on a inventé le mot « chic. » Elle était, en effet, le « chic » lui-même, soit qu'un bouquet au corsage et des fleurs naturelles sur la tête, elle parût dans un bal, soit qu'avec un nœud de rubans rouges sur l'épaule, elle suivît l'équipage du marquis de Taillefer.

Son esprit est aventureux, audacieux, vif et cultivé ; sa parole sèche, saccadée, brève et abondante tout à la fois. Elle aime à discourir et à écrire longuement sur la politique, à commander, à dominer, à conseiller et à intriguer. Jadis elle se contentait d'une cour, aujourd'hui il lui faudrait un salon. Avoir un salon politique, telle serait son ambition, à laquelle elle a beaucoup sacrifié.

Diane manque de bienveillance et de reconnaissance, et ne semble pas s'attacher plus qu'elle n'attache elle-même. Malgré les malheurs, qui ne l'ont point épargnée, son caractère est resté plus jeune encore que sa figure. A la voir toujours disposée à des distractions nouvelles, on peut douter de la profondeur de ses chagrins. Déjà deux fois veuve, le monde, se croyant d'accord avec ses vœux, la remarie sans cesse.

Si Diane se montre prête à la critique et à saisir les travers, les faiblesses ou le ridicule de son prochain, elle est également portée à voir le bon côté de sa situation personnelle. Si difficile que cette situation paraisse, elle ne néglige rien pour la relever, pour en tirer parti et pour la faire tourner à l'avantage de ses plaisirs.

A vingt ans, Diane voyait, d'un œil indifférent, ses adorateurs se ruiner pour l'amuser. Au lieu de les retenir, elle les laissait glisser

sur cette pente. Elle était insolente et sans pitié pour ceux dont les hommages ne lui agréaient pas. Dans un déplacement de chasse, où elle recevait sa petite cour, composée des hommes les plus à la mode d'alors, du marquis de Taillefer, du vicomte de Galles, du marquis de Bois-Hussard, dont la fanfare dédiée à Diane fit fortune, du baron de Craon-Joly, et du vicomte des Egards, on la vit à un dîner prendre le bouquet de camélias que chaque jour ce dernier lui faisait venir à grands frais, en choisir deux fleurs qu'elle attachait à la boutonnière des deux marquis placés à ses côtés, et le jeter ensuite par-dessus son épaule! Le lendemain, elle offrait à l'infortuné vicomte un thé dans lequel elle avait plongé sa pantoufle!

Les nouvelles à la main de l'époque ne tarissaient pas sur les excentricités de Diane, et il faut dire que presque toutes étaient inventées à plaisir. Toutefois, c'est à elle que revient l'hon-

neur d'avoir créé le genre « lionne, » infiniment plus original et plus varié que le genre « cocodette. » On a connu des lionnes avec des talents, des goûts artistiques, de l'esprit et quelquefois même d'une certaine culture. Diane était de celles-là.

La lionne, loin de se laisser imposer les modes ou de les copier dans un monde interlope, les donnait au contraire. Elle savait les approprier aux circonstances, aux saisons, et cherchait plutôt l'effet dans la simplicité. Elle ne tombait jamais dans le costume, dans le clinquant ou dans le carnavalesque. La lionne, ayant des parchemins, n'avait pas besoin d'éblouir par un luxe d'argentier, et savait rester « comme il faut » jusque dans ses écarts.

Diane recherchait peu la société des femmes, mais se plaisait dans celle des hommes. Elle mettait de l'ardeur dans ses plaisirs comme elle en montre aujourd'hui dans la poursuite de ses

ambitions, dans la réalisation de ses projets, dans la défense des hommes de son entourage ou de sa parenté.

Je ne me chargerai pas d'expliquer sa répulsion pour son premier mari, qui semblait cependant devoir lui convenir. A Monbéfroy, il logeait au premier étage, tandis qu'elle occupait un appartement du rez-de-chaussée. Au bout de quelques années, le marquis entra dans la diplomatie et partit seul pour Constantinople, ce qui fit écrire à un mauvais plaisant que Diane avait mis son mari à la Porte!

J'ai dit au début de ce portrait que la marquise, malgré toute son amabilité, n'exerçait point ce charme, cette attraction qu'on ressent pour des femmes souvent moins douées que Diane, mais elle sut inspirer une grande passion à un homme vigoureusement trempé, dont elle devint l'esclave. Ce chevalier bardé de fer brisa dans son gantelet cette main si prompte

au geste impératif, dompta cette nature capricieuse et dominante, à laquelle on avait donné un mari lorsqu'il eût fallu lui chercher un maître.

NELLY



Assis à mon bureau, que j'aime à voir, Nelly, vos belles boucles châtaines et leur reflet doré; votre large front, votre main potelée, et tout cet ensemble séduisant que je dois à un crayon habile et fidèle !

Combien aussi j'aime à reporter ma vue sur l'objet délicat que vos jolis doigts filèrent un jour pour moi, tandis que, sans doute, votre esprit voyageur entraînait bien loin votre pen-

sée! Que j'aime à jouir de votre esprit incisif et moqueur, bien qu'il ne m'épargne cependant pas plus qu'un indifférent! Que j'aime à songer à votre bonté, mal déguisée sous un air sceptique! Que j'aime à me souvenir de votre confiance dans l'un de vos plus dévoués serviteurs!

OLGA



Cent fois, dans l'hiver où Olga est arrivée à Paris, on m'a dit en la désignant : « Quelle est cette femme? » C'est, qu'en effet, elle a fait sensation dans les salons. J'ajoute que c'était son but apparent. Tout à l'heure je vous dirai son but caché.

Olga doit toucher à la quarantaine, si elle ne la dépasse, à en juger, non pas tant par ce qu'elle paraît que par l'âge de l'aîné de ses quatre enfants.

Elle est d'une activité incroyable. On la rencontre partout : le jour en voiture, faisant des visites ou allant au bois ; le soir dans tous les salons, à la cour, chez son ambassadeur, chez les ministres, chez les dignitaires de l'Empire, chez tous ceux qui, tenant au château, ont salon ouvert, ce qui ne l'empêche pas de rechercher la société d'un ancien ministre du feu roi, dans l'espoir de glaner encore dans les champs moissonnés par une de ses compatriotes restée célèbre.

Olga est de taille moyenne, élégante de tournure et dans ses ajustements. Ses cheveux sont noirs et fins comme la soie, ses traits exquis. Son front pur, ses yeux bleu foncé, au regard mélancolique et tendre comme sa voix, son nez aquilin, du dessin le plus correct, son oreille petite et transparente, sa lèvre mince et bien découpée composent, à mon sens, une beauté parfaite, qu'un pinceau naïf et filial n'a point idéalisée, bien que cette mère, pleurant sur

une tombe, que nous avons vue au dernier Salon, semble à tous un idéal de beauté. Un bras un peu trop fort et une main dépourvue de distinction contrastent avec cette taille mince et souple qui complète la femme qu'on voit dans les rêves d'amour !

L'aspect moral d'Olga est plus difficile à décrire. Je dis aspect, car je ne me flatte pas de la bien comprendre. Ceux qui la voient le plus souvent la connaissent-ils beaucoup mieux que moi ? Je me permets d'en douter.

Toute femme douée d'intelligence, d'esprit, de finesse, de tact, de la connaissance du monde et de la vie, de quelque passion, de persévérance, d'un peu d'ambition, et à des degrés différents, mon modèle a tout cela, une telle femme, dis-je, assigne généralement à sa vie un but. Ce but n'est le plus souvent que la satisfaction d'un penchant ou d'une passion, but à la réalisation duquel viennent travailler

toutes les ressources de son esprit inventif. Car, à défaut d'imagination, dans le sens le plus restreint du mot, toute femme est riche d'expédients, féconde en combinaisons, quand il s'agit de marcher à la réalisation de ses désirs.

Olga a donc eu ses visées dans la vie. Elle aime, je ne dirai pas les intrigues, bien qu'elle ne les écarte pas toujours, mais l'intrigue; et c'est dans le monde de la politique qu'elle la place le plus ordinairement. Ce penchant, je le retrouve dans la plupart des femmes supérieures de sa nation. Le fait s'explique de bien des façons. Un grand pays, placé aux confins de la civilisation européenne, dont il est resté longtemps séparé par d'immenses solitudes, avait plus besoin qu'un autre d'une diplomatie active et multiple, pour entretenir des rapports internationaux et pour s'éclairer sur la situation générale des États. L'empire du Nord n'a négligé aucun moyen d'observation,

et parmi ces moyens on peut dire que l'élément féminin a eu sa large part. C'est ce qui explique comment en ce pays toute femme douée de capacité et d'habileté se croit appelée, quand elle est d'humeur voyageuse, à jouer un rôle politique.

Olga, en se regardant dans la glace qu'elle consulte souvent, en analysant ses facultés morales, en s'escrimant dans les joutes de l'esprit, où elle brille d'un vif éclat, en s'essayant dans une correspondance étendue et même en quelques travaux littéraires que la publicité n'a point déflorés, mais qu'une intimité séduite d'avance devait admirer; Olga, en considérant sa situation sociale, celle de son mari, qui lui a permis de pénétrer les secrets de la politique, soutenue peut-être aussi par un penchant naturel, devait tourner ses aspiratious vers cette diplomatie dont on peut toucher les fils derrière le paravent d'un boudoir. La tâche

d'ailleurs n'est pas sans agrément, et je ne doute pas qu'Olga n'en connaisse tous les charmes, sans vouloir jurer cependant qu'elle n'y ait point essuyé de défaites.

Olga ne méprise pas les ressources de la coquetterie pour accroître et fixer son entourage. Mais je ne sais pas jusqu'à quel point ses plans sont bien ordonnés ou bien exécutés, ses inspirations heureuses. Pendant le temps qu'elle a passé à Paris, on a vu son cercle se restreindre lorsqu'il aurait dû s'étendre, les plus fanatiques au début se calmer tout à coup, les plus touchés de sa beauté et de son esprit se refroidir. Encore aujourd'hui, je me demande comment tant de séductions apparentes ont pu faire des ravages si peu durables? Cela tient peut-être à ce qu'elle n'inspire guère que des curiosités ou des désirs trop éphémères. Toutefois je ne la crois pas insensible à la souffrance morale ou physique; j'ai même lieu de supposer qu'elle

ne se croirait point engagée pour avoir appuyé sa main sur un front brûlant, ou pour avoir consolé par une émotion fugitive un amoureux éconduit.

Je crois, du reste, qu'Olga tient davantage aux hommages de tous qu'à l'amour d'un seul. Cet amour, s'il devenait sincère, la gênerait. Ce qu'elle aime, c'est la représentation, c'est le marivaudage, lorsque, étendue sur son sopha, artistement parée, une rose retenue sur sa tête par un nœud de dentelle noire, elle reçoit vers cinq heures quelques hommes distingués. L'homme du monde ne l'intéresse guère ou ne lui suffit pas. Au défaut de quelque personnage important, d'un ambassadeur, serait-ce le plus exotique, il lui faut des gens de lettres. Des poëtes, des philosophes, des journalistes, voilà ceux qu'elle aime, voilà ceux qu'elle attire, sans délaisser les hommes de la politique, orateurs et autres.

Olga, bien que fort du monde, est très-lettrée. Je la soupçonne d'accorder bien peu de temps au sommeil, à voir tout ce qu'elle a lu, tout ce qu'elle lit, depuis la *Gazette des étrangers* jusqu'aux ouvrages de nos philosophes et de nos savants. J'ai vu tour à tour sur sa table *l'Idée de Dieu*, et elle paraissait l'avoir méditée longuement, un ouvrage de zoologie, *les Questions de mon temps*, des romans français et anglais, et enfin *la Vie de César*. On l'a entendue discuter avec les auteurs de tous ces livres, sauf avec un seul, et, en l'écoutant, on s'étonne de sa facilité à comprendre et à s'assimiler toutes choses. Elle ne craint pas la discussion et la conduit bien. Quoique beaucoup de sujets lui soient familiers, l'amour est celui qu'elle préfère. Sans parti pris, elle défend tour à tour avec ses interlocuteurs les thèses les plus opposées. En somme, elle ne semble guère apprécier l'amour que s'il peut servir ses projets.

Sa conversation est brillante, et je n'hésite pas à ranger Olga au nombre des femmes les plus distinguées que j'ai rencontrées. Cependant il me serait impossible de citer un mot, une pensée qui m'aient frappé et qui me soient restés gravés dans la mémoire. Mais peut-être est-ce ma faute? L'esprit de repartie, le *mot*, n'est pas non plus son fait; c'est là, d'ailleurs, un des monopoles de nos femmes françaises, qu'elles ne cèdent point d'ordinaire aux étrangères, fussent-elles les mieux douées du monde.

Plus jeune, Olga était une sirène qui vous retenait sous son charme au gré de ses caprices Aujourd'hui elle attire encore; mais n'ayant pas obtenu la victoire décisive qu'elle eût considérée comme le couronnement de sa vie, elle se donne parfois des airs de forteresse inexpugnable.

HERMANCE



La chronique des salons a tant de fois prononcé votre nom, madame, que peut-être me pardonnerez-vous de l'inscrire aussi sur mes tablettes.

Cette chronique, toujours admirative de vos élégances, de votre taille de nymphe, et de vos conversations piquantes, n'a cependant jamais parlé de votre jolie main. C'est un impardonnable oubli que je veux réparer.

Pourquoi faut-il que cette main si petite, si fine, si bien moulée, si douce au toucher, laisse parfois ses ongles roses se changer en griffes acérées?

Une nuit de bal masqué, j'en fis, chez le prince, la pénible découverte. Voici comment :

Jusque-là, je n'avais encore qu'admiré ma voisine de table, lorsque, tout à coup, vous me fîtes remarquer chez une jeune et belle Levantine certains défauts que sans doute j'eusse ignorés longtemps.

Je sais bien que, sur ma réflexion, vous ajoutâtes que la vôtre était toute de sollicitude pour ma tranquillité; mais à partir de ce moment, madame, je ne cherchai plus à pénétrer votre masque. Mon voile aussi était tombé, et je me mis à craindre pour moi-même ces ongles séduisants, mais que parfois vous faites un peu trop sentir.

ODETTE



Je ne sais comment vous peindre Odette, et je crains que personne ne s'imagine qu'une telle femme existe. A vrai dire, est-ce bien une femme? La physiologie répond oui, moi je dis non. Vous allez juger.

Odette est Parisienne; elle n'est ni grande ni petite, ni brune ni blonde, ni absolument jolie ni tout à fait laide. Elle n'a ni esprit, ni cœur, ni âme. C'est une poupée, mais une poupée très-

compliquée, une femme d'un nouveau genre, désignée par un mot nouveau dans l'argot parisien.

La toilette est sa seule occupation sérieuse; toutefois, comme elle n'a ni assez de goût ni même assez de culture d'esprit pour imiter l'art sous quelqu'une de ses plus heureuses manifestations, ni assez d'imagination pour inventer des modes nouvelles, elle s'en remet à ses fournisseurs du soin de la parer. Aujourd'hui, Odette se résume tout entière dans son chapeau, demain ce sera dans sa robe. Sa vie se passe à s'habiller et à se déshabiller. Dans l'intervalle, je pense qu'elle se couche dans une boîte, de peur de se casser.

Odette n'a point de couturière, mais un tailleur qu'elle appelle « mon cher » dans le tête-à-tête. Elle se rend chez ce couturier, tous les jours à cinq heures, prend place à côté de lui sur le canapé où il donne ses audiences, et ne

craint pas, quand les délibérations sont terminées, d'accepter une tasse de thé dans l'arrière-boutique. Mais je rends à Odette la justice qu'elle n'est point ingrate, et je sais qu'elle s'acquittera de cette politesse en sollicitant pour le nouveau Supplis une carte d'invitation à la prochaine fête, où il pourra, à la faveur d'un masque, passer la revue de ses clientes.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'Odette n'a point d'amants. Qu'en ferait-elle? Elle n'a pas non plus d'amis, et pas davantage d'adorateurs, car que pourraient bien aimer et admirer en elle les uns et les autres? Aurait-elle donc simplement des amuseurs, des Triboulet? J'incline à le croire, et cependant je ne l'ai jamais vue rire, ce qui s'appelle rire!

Quel peut bien être ton salaire, pauvre Triboulet? Je l'ignore, mais j'opine pour une cravate ou un gilet taillé dans une des robe d'Odette! Triboulet a si peu d'ambition!

Odette ne fait pas, à proprement parler, partie d'une société bien tranchée; elle va partout, à la cour, chez les ministres et dans le noble faubourg. Elle dédaigne toutefois la finance; c'est peut-être qu'elle la connaît ou qu'on l'y connaît trop! Mais elle a une coterie.

Le soir, dans les salons, Odette se montre fort décolletée; le lendemain, sur le turf, vous la verrez portant paletot avec lorgnette en sautoir, chapeau de chasse, bottines à lacets, gants de peau de chien. Elle protége la bouquetière du *Jockey-Club*, qui lui réserve ses fleurs les plus rares.

Chez elle, Odette cause peu, pour plus d'une raison. En revanche, dans sa loge au théâtre, où elle n'arrive qu'à dix heures, elle occupe la galerie par ses airs évaporés et trouble même le spectacle de son caquetage. En la voyant arriver un provincial demandera à son voisin si ce n'est pas quelque demoiselle célèbre. Le Parisien seul

ne s'y trompe pas. Il connaît Odette et ses allures, et la nomme à l'habitant de Château-Thierry, qui regarde de plus belle.

Au bal du sous-préfet, le Champenois sera le lion de la fête en décrivant à madame la mairesse, à la fille du marguillier, et invariablement à toutes ses danseuses, je ne l'en blâme pas, la robe d'Odette, la coiffure d'Odette, l'éventail d'Odette, la lorgnette d'Odette, qu'elle tient d'une façon tout à fait inusitée à Château-Thierry!

Singulière destinée! Odette vise à la royauté de la mode à Paris, royauté que lui enlèvent chaque jour celles qu'elle cherche trop souvent à copier, et c'est à Château-Thierry qu'on la couronne et qu'elle fait des héros!

BATHILDE ET SOPHIE



Quand le présent est si âpre et l'avenir si obscur, il fait bon parfois retourner dans le passé, vers les premières années de sa jeunesse. Et sur quels paysages plus verts que les collines de Ch...ré, sur quelles heures plus joyeuses que celles du primptemps de votre vie, et sur quels plus frais visages que les vôtres, ô mes chères camarades, pourrais-je arrêter mes tristes pensées?

Et toi aussi, Mutze, je te regardais ce matin encore dans cette aquarelle où Sophie t'a représenté franchissant la fenêtre du petit salon. En voyant réunis sous la tente et l'aimable châtelaine, et les deux marquis, et la bonne Susien, et Anselme, et Ernest, tu t'arrêtais sous la fenêtre de ta jeune maîtresse. Tu jappais de ton mieux, rappelant ainsi à la paresseuse Sophie, à l'inexacte Bathilde, que la cloche du déjeuner se taisait depuis longtemps.

Et puis, le repas à moitié terminé, on vous voyait arriver, mesdemoiselles, donnant à chacun le *guten morgen*. Pauvre papa, comme il semblait heureux d'avoir de si jolies filles! Et vous, Anselme, et vous, Ernest, comme vous étiez fiers de vos jeunes amies!

Vous souvenez-vous, Bathilde, de nos excursions dans les grottes de Sauge, de nos promenades dans le droshky, de cette chasse où vous suivîtes en poste l'équipage des chasseurs ange-

vins, de votre postillon improvisé, qu'on accuse de vous avoir laissée dans une fondrière, tandis que, remontant sur son hunter, il galopait déjà loin dans un débucher vertigineux?

Vous souvenez-vous, Sophie, de nos charades, de nos déguisements, de nos invasions dans les armoires de la vieille Perrotte? Je vois toujours vos grands et beaux yeux noirs, à demi cachés sous le voile d'une sultane, votre taille élancée dans les plis du manteau de la princesse Schéhérazade. Vous étiez fort belle dans ce costume oriental, et c'est aussi ce que trouvait l'émir Anselim. Il doit vous en souvenir encore.

Et vous, Bathilde, combien vous étiez charmante, soit que dans un fantastique accoutrement vous laissiez flotter vos magnifiques cheveux blonds, soit que, sous la poudre, vous prissiez, avec le panier et le corsage d'une de vos grands'mères, la beauté d'une Châteauroux!

Oui, vous étiez ainsi à ravir, et je confesse

que, n'y tenant plus, j'osai vous le dire, sous l'indigne travestissement d'un cuisinier!

Cependant, toutes ces joies devaient finir, et seule la roue du moulin devait égayer un jour l'antique manoir, témoin de tant de rires, de tant de farces d'un autre temps, de tant de sauteries, où, sans trêves, la polka succédait à la valse, la ronde à la contredanse! On s'asseyait essoufflé, haletant, et, pendant que Susien préparait le thé, l'ex-hussard de la garde se mettait au piano, et, se tournant vers la marquise, lui chantait une de ces tendres romances de l'époque, que la jolie voix du marquis de C... mettait à la mode.

Oui, toutes ces joies ont fini! l'heure de la séparation est venue, et chacun a pris un chemin différent. Vous n'êtes plus, Sophie, la sultane de l'émir, et vous, ingrate Bathilde, vous avez changé de cuisinier! Mais non, je me trompe, lui enlevant seulement son berret et sa

veste blanche, vous lui avez conservé votre confiance. Merci pour le cuisinier d'il y a bientôt vingt ans !

Et, pendant que toutes deux vous montiez les degrés du palais où vous appelaient à la fois le vieux blason de vos aïeux, des titres plus récents et les grâces héréditaires, dont les princes et les simples mortels ont également accepté l'empire, le compagnon de votre enfance achevait dans de stériles combats une vie déjà trop longue !

PAULINE



Pauline, née aux derniers jours de la Restauration, essaya ses premiers pas à l'ombre des arbres de la terrasse du palais de Meudon. Elle grandit au milieu des serviteurs du trône et de l'autel, élevée par une mère aussi connue par le grand nom qu'elle tenait de son mari, que par son esprit et ses habitudes de méditations religieuses, méditations qui ne devaient pas être perdues et qu'on a livrées à la publicité.

Le jour de ses dix-sept ans, Pauline reçut en présent un époux qui, bien que très-jeune aussi, m'a toujours sembler jouer, près d'elle, le rôle d'un tuteur.

Douée du plus heureux caractère, Pauline à peine sortie de l'enfance, dont elle conservait les plus charmants dons, ne s'effraya ni de son éloignement de Paris, ni des habitudes sévères de la maison de sa belle-mère, petite habitation sans style, sans élégance au dehors comme au dedans.

Bien que placés au milieu d'un nombreux voisinage, les habitants de cette demeure patriarcale avaient vécu dans la solitude jusqu'à la mort du chef de la famille, vieillard bon et aimé des siens, quoiqu'il tolérât à peine qu'on élevât la voix en sa présence, usage fort répandu jadis dans la noblesse.

Élevé dans cet intérieur austère, loin des jeunes gens de son âge, le mari de Pauline,

d'un naturel aimable, bien que peu expansif, d'une volonté ferme, d'une capacité étendue et variée, hardi en affaires jusqu'à la témérité, actif et entreprenant, secondé aussi par une mère douce, bonne et bienveillante, comprit de suite qu'il fallait se relâcher d'habitudes peu sociables, lorsqu'elles n'étaient plus imposées. On voisina donc, et la province apprécia bientôt l'heureuse acquisition qu'elle venait de faire.

A quelque temps de là, les jeunes mariés s'installaient dans un beau château, héritage d'un oncle, situé au milieu d'un parc magnifique, enlacé par deux rivières, dont l'une est peut-être la plus pittoresque de France.

La première fois que je vis Pauline, elle ne m'apparut point comme une beauté, mais elle me charma, comme elle séduit encore tous ceux qui l'approchent. D'une taille moyenne et un peu épaisse, elle brillait par une abondante chevelure châtain clair. Son regard était expressif,

doux et limpide, son nez fort; sa bouche ne s'ouvrait que pour laisser voir les plus belles dents du monde, et échapper les paroles les plus gracieuses.

Elle était d'un caractère enjoué, de cette gaieté franche qui se communique, d'une humeur égale, d'un esprit vif, original, plein de saillies toujours piquantes et imprévues, d'une bonté exquise, d'un naturel parfait, d'un accueil bienveillant, qualités aimables qui n'ont, à cette heure, rien perdu de leur vivacité et de leur charme.

Je ne puis citer les traits qui peindraient cette nature à la fois si naïvement enfantine et si sérieuse. Ils sont à l'infini, et d'ailleurs, ce n'est point une biographie que j'ai entreprise, c'est une simple ébauche d'une des individualités les plus charmantes et les plus accusées qu'on puisse rencontrer.

Vous ne trouverez, en effet, dans Pauline, ni la banalité de certaines femmes du monde avec

leurs conversations à bâtons rompus sur le bal de la veille ou le spectacle du lendemain, car elle n'a jamais valsé, pas plus qu'elle n'est entrée dans un théâtre. N'espérez pas la rencontrer à cheval suivant une chasse, ou assistant à une course, elle ne sort de son parc que pour aller visiter ses voisins, dont elle est l'idole, ou pour se rendre au chevet des malades et des indigents, dont elle est la Providence. Ne cherchez pas davantage, en Pauline, la femme habituée aux affaires, occupée d'intérêts matériels, toutes ces choses n'étant ni dans ses goûts, ni dans son éducation. Elle n'a pas non plus l'esprit tourné vers les arts, vers les sciences ou vers les travaux agricoles qui ont fait un renom à son mari.

Mais ce que vous trouverez en elle, c'est la réunion de toutes les vertus chrétiennes, dont la pratique a été le but de sa vie, se montrant ainsi l'image vivante et parfaite d'une grand'-

mère célébrée pour ses précieuses qualités et les plus solides vertus.

Pauline a fait de son château un couvent où elle mène la vie des saints de l'Église. C'est là qu'elle pratique sans ostentation la charité la plus étendue et la plus généreuse, se faisant, comme jadis son aïeule l'était à Fontenay, à Ploen et à Witmold, la consolatrice des affligés et la bienfaitrice des malheureux. C'est là aussi qu'elle exerce une hospitalité sans égale, plus encore par l'attrait et le charme qu'elle lui imprime, que par les magnificences du lieu.

Elle est amie sûre et serviable, parente d'un dévouement sans bornes. Entourée d'une famille nombreuse, elle se montre la gardienne la plus tendre, la plus ingénieuse, la plus vigilante du bonheur des enfants de ses sœurs.

Pauline n'a pas été mère, et, s'il est une lacune en elle, n'en accusez que le destin, qui lui a refusé la seule couronne qui manquât à son front.

HERMINIE



L'existence d'Herminie n'a été pendant bien des années que le long développement d'un triste drame intime. A seize ans, elle ne s'appartenait déjà plus : le destin en avait fait l'esclave d'une volonté lugubre... A l'âge où les jeunes femmes ceignent leurs fronts d'une couronne de roses à la lumière des fêtes, sa beauté s'enveloppait d'un long voile, loin des admirations qu'elle faisait naître. A son aurore, la vie

lui apparaissait comme une lutte acharnée et sans trêve, où sa jeune âme, se roidissant contre les aspirations de l'amour et contre le désespoir, s'éleva tout d'un coup jusqu'à la grandeur du martyre....

Herminie regarda le danger en face, sans jamais détourner la tête. Douée d'une énergie et d'une volonté que l'homme le mieux trempé lui envierait, d'une prévoyance et d'une sagacité précoces, d'un jugement sûr et ferme, elle sut, dès le début, deviner l'avenir qu'elle ne voulait pas fuir et juger qu'un plan de conduite, irrévocablement arrêté et exécuté sans faiblesse, pouvait seul lui donner la victoire, qui l'eût trahie à la longue dans des combats au jour le jour.

Cette ligne hardiment tracée, après de cruels déchirements, après bien des larmes versées sur la tête d'une fille qu'elle ne voulait pas quitter, Herminie l'a suivie jusqu'au complet

achèvement d'une mission qu'elle a remplie avec le dévouement et la simplicité d'une âme d'élite.

Aujourd'hui, à considérer son regard si bienveillant et si doux, sa grande et noble taille qui n'a rien perdu de l'éclat des formes de la première jeunesse, son esprit primesautier, caustique sans médisance comme sans bégueulerie, ses brillantes et vives reparties, sa gaieté, son activité dans le monde, son abord facile et bienveillant, qui pourrait croire jamais qu'Herminie serait en droit d'en vouloir à la vie? Il semble, au contraire, qu'elle n'ait eu qu'un but : celui de la rendre facile et douce à ceux qu'elle aime.

En effet, si elle est dévouée à sa famille, elle ne l'est pas moins à ses amis, auxquels elle reste fidèle ainsi qu'à ses engagements. Elle est franche jusqu'à faire naître l'étonnement, vraie, discrète, serviable, généreuse, et plus sage

qu'enthousiaste. Herminie est ce qu'on nomme une femme essentielle, ce qui ne l'empêche pas d'être fort du monde, où son cercle est toujours nombreux. Elle aime la cour plus par sentiment d'affection et de dévouement que pour ses plaisirs ou pour ses honneurs. Elle a l'esprit plus ouvert que raisonneur, acceptant les formules, les pratiques, les dogmes de la religion comme les usages de la société, sans les discuter et sans jamais enfreindre ni les uns ni les autres. Son âme a plus de sensibilité que de passion, ce qui la rend plus accessible à l'amitié qu'à l'amour.

Le genre de vie que mène Herminie suffit en effet pour faire voir que ce sentiment ne l'occupe guère. Ses journées sont réglées à l'avance et remplies par des devoirs multipliés, qu'elle inventerait s'ils lui faisaient défaut. A la campagne comme à la ville, aucune heure n'est réservée à l'imprévu. Elle n'a jamais songé à

faire de l'ordre dans le désordre. C'est toujours l'ordre dans l'ordre le plus désespérant, la régularité dans la régularité. Comment expliquer avec de telles habitudes le goût d'Herminie pour Alfred de Musset? Et ne serait-ce pas ici le lieu de dire que, dans cette grande lutte de la vie, la femme s'est vaincue elle-même?

Son esprit réfléchi, plein de finesse et d'observation, est rompu aux discussions d'affaires aussi bien qu'aux chassés-croisés d'une conversation de salon. Chez son homme d'affaires comme à ses jours de réception, elle peut trouver des rivales, mais personne qui la surpasse pour la vivacité de l'entendement, pour la souplesse de l'esprit. Aucune autre femme ne sait mieux qu'elle « faire les honneurs » d'un dîner, présider son cercle, le rendre intéressant en mettant chacun à son aise sur le terrain qui lui convient.

La belle âme d'Herminie ne connut point de

faiblesses et ne recula jamais devant la défense d'un ami, fût-il le plus attaqué. Son cœur droit ignore ces petites lâchetés auxquelles les natures faibles se laissent aller parfois. C'est dans son dévouement à toute épreuve, dans sa forti fiante affection qu'on retrouve la nature méridionale d'Herminie. Elle sent aussi vivement la moindre atteinte à l'amitié ou à la confiance que la plus légère marque de sympathie dans un moment de chagrin. La vivacité de ses impressions n'irait pas jusqu'à la vengeance, mais la mort de son affection suivrait irrévocablement la blessure qu'elle aurait reçue. En un mot, Herminie s'attache profondément, de même que lorsqu'on la connaît on est à elle pour la vie.

BERTHE



Pour peu que vous soyez du monde, vous avez rencontré Berthe. Je ferais même volontiers la gageure que vous avez été amoureux d'elle, que vous l'êtes encore ou que vous le deviendrez, dût cet amour n'avoir duré ou ne durer qu'un seul jour. C'est qu'en effet, avec sa couronne de cheveux noirs, ses grands yeux aussi brillants que les étoiles, ses dents étincelantes, Berthe est encore un démon d'esprit et de coquetterie.

Une cour nombreuse ne lui déplaît pas, et, si elle a songé à vous admettre parmi ses adorateurs, ne fût-ce qu'au dernier rang, n'essayez pas de lui résister, ce serait inutile.

Cependant si vous avez quelque souci de votre repos, ne vous avisez pas de devenir épris d'elle.

Qui que vous soyez, duc ou bourgeois, ambassadeur ou sous-lieutenant, poëte ou ingénieur, spirituel ou mélancolique, grand ou petit, blond ou brun, elle ne répondra pas au sentiment qu'elle a fait naître, et qu'elle encourage, mais encore j'affirme qu'elle se moquera de vous avec le premier venu, quand ce ne sera pas avec son mari.

S'il est vrai que chacun de nous ait sa mission dans le monde, Berthe a certainement reçu celle de guérir les hommes d'un défaut très-répandu chez eux, — la fatuité.

Qu'un homme profondément épris d'une

femme insensible, sincèrement dévoué, prêt à tout sacrifier, espère un jour, sous l'empire d'une grande passion, vaincre l'indifférente et s'emparer du cœur qui doit le faire vivre, il n'y a rien là que d'honorable. Je dirais volontiers que la sincérité de cet homme le mettra toujours au-dessus de la déloyauté d'une coquette. Mais il existe une classe de fats qui se donnent des airs victorieux, qui se croient irrésistibles, pourfendeurs de cœurs par état, fanfarons d'amour par contenance, bellâtres sans cervelle et sans cœur, quelquefois même prétentieux ridicules, quoique rustres mal tournés, qui s'en vont, poursuivant de leurs impertinences toute femme spirituelle et jolie, tendre et fidèle. C'est sur ceux-là que je souhaite voir tomber les œillades enchanteresses de Berthe ; c'est au bras d'un de ces hommes que je voudrais voir s'attacher son bras, lorsque dans un bal masqué du grand monde elle perce sa victime de cet esprit

diabolique, de cette verve intarissable, de cette imagination brillante à laquelle Berthe n'a jamais coupé les ailes, c'est sur un de ces fats, dis-je, qu'il serait désirable de voir s'escrimer l'impitoyable coquetterie de celle qu'on a surnommée « la Reine des bals masqués. »

Rentrée à son foyer, elle est tout entière à sa mère, dont elle diffère essentiellement aux yeux de l'observateur attentif, à son mari, dont la fortune est au fond la grande affaire de Berthe, à son frère, auquel elle a donné mainte preuve d'un dévouement sans bornes.

Dans les moments de liberté que lui laissent ses occupations de famille, qui ont une très-large part dans sa vie, Berthe, dès qu'elle a payé sa dette aux devoirs du monde et à ses instincts de grande coquette, se consacre à une ou deux amies et à un cercle assez nombreux d'hommes dont elle s'est fait le centre indispensable. C'est là que je l'aime, c'est là qu'on

l'apprécie. Entourée d'anciens camarades d'enfance, d'amoureux désabusés, devenus ses amis, elle se montre simple dans ses discours et dans ses façons, gaie et spirituelle, douce et compatissante, bonne et serviable pour tous. Par sa simplicité, par son entrain, elle fait les délices de la vie de château. Dans son costume de chasse, prête à faire feu sur un lapin ou sur un perdreau, elle rappelle la comtesse Diane de Brého, cette figure si originale des *Gentilshommes chasseurs*.

Berthe ne place la passion ni dans les choses du cœur, ni dans celles de l'esprit. La coquetterie, qui est cependant, il faut le dire, le trait saillant de son caractère, n'est pour elle qu'une occupation, qu'une joie dont elle abuse souvent.

Cependant cette beauté cruelle abdique parfois sa royauté, et aux privilégiés offre une amitié franche et plus solide que l'amour qu'elle fuit.

ROSAMONDE



Cherchant une fois, madame, accès et protection près d'une personne que vous avez l'heureux privilége d'approcher souvent, j'osai m'adresser à vous.

N'ayant aucun titre à vos bontés, je n'avais songé qu'à votre accueil, toujours si affable, qu'aux grâces aimables peintes sur ce visage qui, pour avoir fait de Florence à Paris bien des malheureux, n'a pas pour pour cela rompu avec l'indulgence et la compassion.

La suite a prouvé que ma sympathie ne s'était point trompée de route, et que si je présumais trop de vous compter, en un jour de procès, au nombre de mes avocats, nulle autre main que la vôtre ne savait mieux présenter une supplique et la faire agréer.

Mais aussi, quand la Fortune, vous prenant par la main, madame, vous conduit du foyer à la fois le plus somptueux et le plus doux, jusqu'au palais d'une fée, comment resteriez-vous insensible? Aussi ne l'êtes-vous pas. Tendresse et fidélité: voilà ce que l'on devine dans le chatoiement de vos boucles blondes, voilà ce que promet votre regard langoureux.

JEANNE



On pourrait peut-être trouver en Angleterre une femme telle que Jeanne. En France, aucune ne lui sera comparée. Toutefois, deux ou trois grandes dames sont citées comme ses devancières. Mais on ajoute que l'élève a dépassé ses maîtres. Jeanne, en effet, n'a point d'émules chez ses compagnes dans les exercices du sport. On ne trouvera, même parmi les femmes qui font métier d'équitation, aucune écuyère réunissant les diverses aptitudes de Jeanne.

S'il y a (que la grande dame me permette ce rapprochement technique), s'il y a, dis-je, chez une Caroline, chez une Isabelle plus d'étude de manége, plus de science académique, on trouvera chez Jeanne autant de tact, autant d'énergie avec le jeune cheval, autant d'habileté à le faire briller, à mettre en relief ses qualités. Elle a, en outre, plus de cette élégance que donne la race, plus de hardiesse, plus d'intrépidité à la chasse.

Aucune, parmi les amazones les plus célèbres, n'a fait seulement une fois en sa vie ce que Jeanne accomplit chaque jour avec une parfaite aisance. Elle réunit et le talent de l'écuyère de ménage et celui que Diane et Betty ont exercé avec moins de brio et d'audace. Un cavalier accompli, M. Mackenzie-Grieves, est le seul qui, de même que Jeanne, soit à la fois et à un si haut degré un cavalier d'école et un *gentleman-rider* tel qu'on le conçoit au delà de Manche.

Soit que Jeanne monte au bois un *hack* nouvellement sorti d'une écurie d'entraînement, soit qu'elle dresse un poulain élevé dans les herbages renommés du duc son mari ; soit qu'elle suive dans le pays de France, le plus coupé d'obstacles formidables, son *pack* de *harriers*, elle est sans rivale chez nous. Deux princesses, devenues Françaises par leurs alliances, portent seules à l'étranger asusi loin que Jeanne, la gloire de leurs hauts faits dans le *fox-hunting*.

Il faut la voir sillonner à pied les guérets, ou, suivie de ses deux jeunes fils, leur montrer le chemin dans un débucher difficile, la voir aborder avec calme et assurance les barrières fixes, les doubles fossés, les talus hérissés d'épines du bocage qu'elle habite. Il faut la voir descendre seule de son *hunter*, pour ouvrir une barrière infranchissable, remonter sans aide à cheval avec l'aisance et l'agilité d'un homme. Il

faut la voir accomplir tous ces tours de force, saluer d'un geste simple et d'une parole bienveillante le paysan ébahi dont elle traverse le champ, causer et traiter avec lui du prix d'un poulain qu'elle a remarqué daus la prairie, ou deviné sous le harnais devant les quatre bœufs qu'il dirige ; il faut la voir entrer dans tous les détails de cette vie de sport, qu'elle affectionne et qu'elle goûte par-dessus toutes choses, pour la bien connaître. Jeanne est la véritable *sport-lady* qu'on rencontre parfois dans les Trois-Royaumes, mais qui n'est encore qu'une exception dans notre pays.

N'allez pas croire que les exercices du corps empêchent Jeanne de se livrer aux travaux plus délicats de la femme, de gouter les jouissances de l'esprit et de l'art, ou que son activité entrave ses devoirs de jeune et excellente mère de famille. Assise à son métier, à l'exemple d'une aïeule de son mari, qui, dit-on, « ne cou-

chait que dans des draps qu'elle avait filés, » et qui passait sa vie à faire de la tapisserie, Jeanne excelle dans l'imitation des plus fins ouvrages des Gobelins. Obtenez la faveur d'entrer dans son atelier, et vous jugerez que son talent de peinture est celui d'une artiste. Dans le beau salon de marbre de son castel, Jeanne cause agréablement et soutient bien la discussion, qu'elle n'évite pas, de même qu'elle saura guider et surveiller ses enfants dans leurs études et leur enseigner la musique et les langues étrangères.

Il est aisé de juger par ce portrait que Jeanne est insensible à la galanterie. Elle ne craint pas d'avouer qu'elle n'a jamais reçu une seule déclaration amoureuse; elle s'en vante même à ses familiers. Aussi ai-je l'assurance qu'elle ne m'en voudra pas de dire d'elle ce que d'Aubigné écrivait de Jeanne d'Albret : « Elle n'a de femme que le sexe. »

Jeanne n'aime pas la vie du monde, les plaisirs de la ville. Elle ne se plaît qu'à la campagne. Elle sait s'y faire apprécier de ses voisins les plus proches, qu'elle fréquente trop pour ne pas négliger les autres. A cet égard, elle paraît se soucier médiocrement des exigences de la société. Aussi le plus beau jour de la courte saison qu'elle passe à Paris est-il pour Jeanne celui où elle regagne ses champs, où l'attendent ses métayers, qu'elle traite en héritière du noble nom qu'elle porte, et comme le veut la tradition des aïeux de son mari.

KAROLA



D'où venez-vous, Karola? quel est le soleil qui a doré votre chevelure, l'esprit qui a soufflé sur vous, le sang qu'on voit courir sous votre peau transparente?

Vous n'avez fait que traverser notre ciel, et vous y avez laissé comme un rayon lumineux. Là où vous avez passé, on vous cherche comme on aspire au soleil, à la lumière. Votre apparition a été si courte, qu'on se demande si réelle-

ment vous appartenez à notre monde, et si vous ne venez pas du pays des elfes?

On ne retrouve en vous ni la langueur des femmes de l'Orient ni leur placidité, ni leur indolence, ni ce teint mat que donne l'ombre des harems, ni la coquetterie, ni la vivacité, ni les grâces apprises, ni les regards étudiés, qui tour à tour se montrent et se cachent derrière l'éventail de l'Espagnole. On ne voit chez vous ni les attitudes compassées, ni le ton craintif, ni le regard modeste qu'on enseigne à nos jeunes filles « comme il faut » ni le « bagoul, » ni l'insolence, ni le nez au vent, ni l'œil éhonté, ni le goût banal, ni le culte de l'or et des bijoux, qu'un trop grand nombre de nos bourgeoises imitent des célébrités exotiques et de nos modernes Laïs. Vous n'avez ni la mélancolie, ni l'accent tendre et doux, ni le charme naïf des femmes de la Germanie. Vous rappelleriez plutôt les allures aristocratiques, la démarche libre et

fière, l'éclat incomparable des filles nobles d'Albion, qui cependant ne vous donna pas le jour.

Je le répète, d'où venez-vous donc, Karola? qui vous a donné cette grâce victorieuse, cet esprit vif et aventureux, cette beauté triomphante? quelle est la souche antique qui a poussé un rameau si vivant, la race qui vous a transmis la fougue du coursier qui vous emporte à travers les plaines et les forêts?

Dites-moi, n'êtes-vous pas celle que je voyais jadis dans mes rêves, armant les bras héroïques de vos pères vaincus aux combats immortels de l'indomptable Magyar?

HÉLÈNE



En province, Hélène ne serait plus jeune; à Paris, elle est aussi séduisante qu'à vingt ans. Dans le monde, où vous l'avez dû rencontrer il y a quelques années, elle apportait chaque soir son tribut de grâces et de sourires prodigués à tout venant. Elle fut un instant l'une des conquêtes les plus précieuses et les plus choyées de la nouvelle cour, comme elle est l'idole des rares salons où elle se montre encore.

Si, dans les promenades, au théâtre ou dans les concerts qu'elle fréquente assidûment, vous apercevez une femme dont la taille frêle et gracieuse vous frappe tout d'abord, dont l'œil noir et lumineux va, sans nul doute, s'arrêter sur vous, dont la physionomie étrange brille d'intelligence, c'est elle. Prenez garde!

Mariée très-jeune, et comme la plupart des jeunes filles du monde, par simple convenance, Hélène fut jetée dans le tourbillon de la vie parisienne, où tous les hommages l'entourèrent bientôt. Le type tout particulier de sa beauté, son élégance exquise, son esprit brillant et caressant, étaient autant de séductions auxquelles nul ne songeait à résister. Elle se laissa aduler par tous, aimer par quelques-uns, et sut, dit-on, préserver son cœur de la divine contagion qui l'eût fait vivre, mais souffrir.

Qu'en sait-on?...

Les années s'écoulèrent. Hélène poursuivait

son chemin, souriant toujours et détournant les yeux devant les larmes que parfois elle faisait couler... Quelques cœurs profondément blessés cherchèrent asile, les uns vers le mariage, où elle ne répugnait pas de les pousser, les autres dans des refuges moins sérieux.

Si Hélène marche radieuse dans la lumière, des trésors de sensibilité, de bonté généreuse, s'échappent aussi de ses mains blanches et fines, aux heures de calme et d'ombre. Quittant alors son burnous blanc et abaissant son voile, elle montera mystérieusement pendant des jours et des jours à la plus pauvre mansarde, laissant à la misère, qu'elle ignorait encore la veille, tous les secours que peut suggérer l'imagination servie par la fortune.

C'est ainsi que la jeune malade s'éteindra sous un de ces rayons du cœur, qu'Hélène tout à l'heure refusait dans son salon! Vous voyez bien que vous ne la connaissiez pas, et j'ai voulu

vous faire voir, à vous qu'elle a fait souffrir, qu'elle savait aussi consoler, et à vous qui l'aimiez et l'admiriez déjà, que vous ne l'admiriez pas assez !

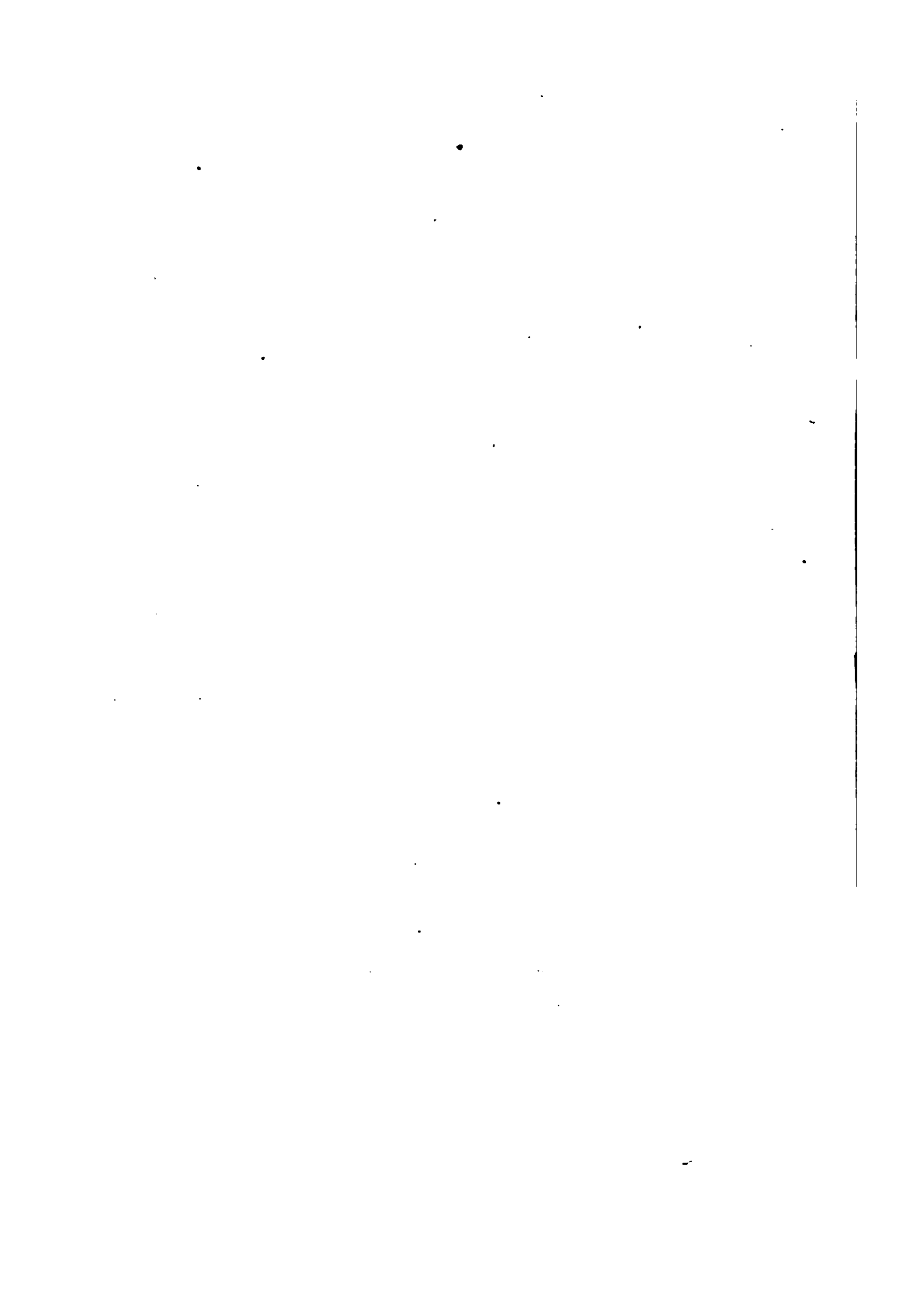
Un jour la belle enchanteresse, soit par lassitude, soit par mélancolie, abandonnant le théâtre mondain de ses séductions, où les femmes seules ne la regrettent pas, se renferma dans un petit cercle d'amis et d'intelligences sympathiques. Elle y révèle les ressources multiples de son esprit à la fois sérieux et léger, qui sert si bien les ambitions politiques de son mari, parlant tour à tour finances, arts et belles-lettres, avec le charme irrésistible qui la résume tout entière.

L'astre touchant à son déclin brille de lueurs moins ardentes, mais toujours belles. Le soleil va disparaître ; mais, avant de se perdre à l'horizon, il vous apparaît plus majestueux encore, vous laissant immobile et pensif au spectacle de ses splendeurs adoucies.

IDA



De la Bastille à la Madeleine, tout le monde connaît Ida. Naguère encore, elle était du nombre des quelques femmes de la société parisienne qui se font avant le mariage une réputation. On l'a vue avec sa mère, pendant des années, fréquenter les promenades publiques et courir les premières représentations des théâtres grands et petits, où la mère et la fille, le plus souvent mises de même, attiraient l'attention



LYDIE



Un jour, il m'en souvient, Lydie, vous me demandiez d'esquisser votre portrait. Je vous répondis alors que l'étude de votre caractère exigerait tout un roman, et je m'abstins.

Mais voilà que mon goût irrésistible pour la société des femmes m'entraîne au luxe d'une galerie, où je pourrai, plus tard, revivre dans le passé, avec celles qui, chemin faisant, m'ont le plus frappé ou le plus charmé par quelqu'un

de ces dons qui font de la femme l'être le plus séduisant de la création.

Avec vos boucles blondes si fines et si légères, vos doux yeux bleus, pétillants de cet esprit dont vous ne donnez jamais que la moitié, votre jolie bouche toujours riante, n'êtes-vous pas l'une des figures qu'on aimera le plus à regarder, et devant lesquelles je resterai de préférence en contemplation ?

C'est la promesse de cette jouissance future de mes vieux ans, qui me met la plume à la main. Mon cadre ne comporte qu'une ébauche, mais je sais que si vous lui prêtez la moitié de vos grâces, elle n'en sera pas moins l'une des perles de mon petit musée.

Bien que né la même année et bercé souvent sur les mêmes genoux que vous, Lydie, je ne vous revis que lorsque déjà vous étiez « une demoiselle à marier. » Je n'oublierai pas ce jour-là, c'est celui d'un de mes triomphes !

Comme je marchais fier en vous donnant le bras, sur la ravissante terrasse de Brulh, à Dresde, pendant que votre père et le mien devisaient de leurs souvenirs de la cour de Louis XVIII et de Charles X, premier théâtre de leur brillante jeunesse! comme les officiers de « la garde rouge » ou « des chevau-légers » se retournaient pour vous admirer! comme je vous regardais émerveillé jetant l'or français aux sujets du vieux roi, en échange de leurs porcelaines de Meissen! comme, le lendemain de votre départ, il me fallut sur cette même terrasse, si admirablement située au bord de l'Elbe, en face des montagnes de la Suisse saxonne, répondre aux mille questions qu'on m'adressait sur cette étrangère, si belle, si séduisante, que jamais semblable apparition n'avait frappé les regards de ces honnêtes bourgeois attablés devant leurs pots de bière! et comme aussi je remarquai, à mon entrée dans le con-

cert du Belvédère, combien j'avais gagné dans l'esprit des douces Allemandes, qui deux jours auparavant ne songeaient guère à mettre à la mode le Français déjà à demi naturalisé !

Vous ne fîtes que passer, et cependant quel regret n'eus-je pas de votre départ? « Elle va se marier à Paris, » me dit ma pauvre mère, qui sans doute ne voyait pas la séparation d'un œil aussi triste, sachant bien que le fils d'un proscrit ne pouvait songer à votre main, que les élégants du vieux faubourg allaient se disputer.

Deux ans plus tard je quittais comme vous la Germanie. A peine arrivé à Paris, je courus place Beauvau. Tout respirait le contentement, le bonheur, dans l'hôtel que vous veniez de choisir. A peine avais-je eu le temps de ressentir cette première impression, au milieu des fleurs du printemps qui ornaient votre salon, que vous entriez radieuse, pleine de joie et de beauté.

Pauvre *graf*, que vous eussiez souffert de voir votre Lydie prenant place sur les genoux de son mari, dont elle paraissait amoureuse folle! Et vous, blondes filles des « Linden, » comme vous étiez bien vengées des dédains du beau cavalier qui, sans songer à sa trop modeste fortune, avait donné tout son cœur à l'ombre insaisissable de la jeune fille de la ballade!

Pardonnerez-vous à votre vieux camarade, Lydie, s'il vous avoue que je vous trouvai trop rayonnante de cette joie qui rappelait celle d'un premier amour? s'il vous dit que j'eusse aimé surprendre, dans nos entretiens intimes d'alors, une pensée, un regard vers le passé? Je m'attendais à faire naître une douce émotion en vous parlant du bal de la pauvre comtesse Rossi, en vous rappelant telle « sehensucht-walser », valse « d'après-souper, » que jamais vous n'aviez refusée à celui qui peut-être restait fidèle au souvenir d'un temps à jamais disparu?

Non, vous ne m'en voudrez pas, car ce n'est pas votre âme que j'accuse, mais votre imagination éprise à ce moment-là des châteaux, des équipages de chasse, des chevaux, de la fortune, du nom, de la distinction, des succès mondains, de l'esprit, de la situation d'un homme à la mode.

Votre imagination ne l'a-t-elle pas toujours emporté sur votre cœur? là-bas, n'est-ce pas plutôt votre amour-propre qui avait été flatté, lorsque vous vous êtes vue recherchée par le plus bel homme de la cour, comme il s'est ici laissé séduire par les hommes les plus en vogue? n'ai-je pas vu votre esprit inventif et plein d'illusions composer les personnages dont les adulations vous étaient agréables, ajouter à leurs mérites personnels votre brillant esprit, vos vives reparties; inspirer les admirateurs de votre goût pour toutes les élégances? et encore êtes-vous bien certaine que, même en leur

prêtant tous ces dons, de les avoir trouvés tels que votre imagination insatiable les désirait? Je ne le crois pas !

Laissez-moi donc, Lydie, vous féliciter d'avoir plus vécu en imagination qu'en réalité, d'avoir plus rêvé que raisonné! Vous me direz que le verre grossissant à travers lequel vous regardez la vie devrait vous faire voir plus de vilaines choses que de tableaux agréables, et aigrir par là votre caractère si aimable par nature; mais je vous répondrai que vous savez détourner la tête des objets attristants. Le papillon passe vite au-dessus des marais et ne s'arrête que sur les fleurs qu'il embellit encore en les animant!

Vous avez un tel besoin de créer à votre image ce qui vous entoure et de donner aux choses qui vous intéressent les vives couleurs de votre imagination, de hâter les événements désirés, de croire à la réalisation de vos vœux, qui chez vous sont autant d'espérances, que les amitiés

les plus souples, les plus complaisantes, n'en font point encore assez. Il vous faut la société des « esprits, » des somnambules. Pour vous, les tireuses de cartes, les diseuses de bonne aventure se transforment en devins, dont vous ne voulez suspecter ni la prescience ni la bonne foi! Votre imagination est tellement insatiable, que ce qu'elle peut inventer ne vous suffit pas; il vous faut à tout prix du surnaturel!

Vous avez épousé, Lydie, un gentilhomme de distinction, un homme d'autorité, d'intelligence et d'esprit caustique, un seigneur de belles façons; mais j'eusse voulu davantage encore: je l'eusse voulu, si ce n'est roi, prince régnant d'un pays d'outre-Rhin, ou tout au moins ambassadeur. Car pour quiconque vous a vue faire les honneurs de l'une des fêtes que vous ordonnez si bien, soit à Paris, soit dans l'un de vos castels, faire votre entrée chez les autorités du département, recevoir les députations de vos vassaux,

écouter les aubades en votre honneur, vous êtes vraiment reine ! Pour quiconque vous a vue accueillir dans votre salon l'homme le plus à la mode comme le plus modeste sous-lieutenant ou votre plus ancien ami, laissant croire à chacun d'eux, avec cette séduction de la grande dame, avec ce charme de beauté et de grâce qui vous caractérisent, qu'il est le plus avant dans vos bonnes grâces ; pour quiconque, dis-je, a pu vous voir dans ces différents rôles, je le répète, vous êtes vraiment reine !

Vous entendez à merveille la popularité, que vous conquérez plutôt par la souplesse que par de grands moyens. C'est ainsi que vous savez vous montrer impérialiste dans les salons du Luxembourg et royaliste chez les « chouans », visitant les fermes du Maine avec un chapeau de feutre vert, orné d'une plume blanche. J'ajoute que là-bas comme ici vous restez sincère, croyant accomplir un devoir, sacrifier au culte du passé

tout en rendant justice au présent. En Limousin et en Normandie, vous subjuguez les bourgeois de mille manières, si bien que par instant les uns se croient comme vous descendants des croisés, et que les autres vous considèrent comme des leurs, chacun selon ses instincts et ses préférences.

Vous êtes insinuante et hardie tout à la fois. Vous saisissez vite les caractères. Vous avez le sentiment des nuances, l'expression juste, le don de savoir vous plier aux circonstances, l'amour de la famille, le talent d'exalter le mérite des vôtres, en rehaussant leur situation. Vous leur êtes dévouée, ainsi qu'à vos amis, et ne reculerez devant aucune preuve d'affection, devant aucun service. Les entreprises les plus difficiles sont mêmes celles qui vous sourient davantage. Vous aimez l'extraordinaire et fuyez la banalité, les voies battues, et faites volontiers du jour la nuit, et de la nuit le jour.

Pour vous le temps semble nc pas marcher; la même flamme brille toujours dans vos yeux et dans votre conversation, le feu et l'ardeur de la jeunesse ne s'éteignent point en vous. Aussi dites-vous toujours « demain, » comme ce héros de miss Edgeworth.

BETTINA



Il y a quelque chose comme dix ans que je vis Bettina pour la première fois. C'était à l'époque la plus brillante de sa vie, dans un salon très-connu pour être le rendez-vous habituel de la société allemande. Bien que la réunion fût nombreuse et élégante, que la maîtresse de la maison, alors l'une des reines de la mode, fût entourée des plus jeunes et des plus jolies, Bettina se faisait cependant remarquer par une taille

séduisante, par de longs cheveux châtains, par un regard langoureux, par un air tantôt mélancolique et tantôt mutin, par une attitude pleine de coquetteries un peu maniérées, qui lui valurent une cour assez assidue.

Comme on le voit, Bettina ne passait point inaperçue dans le flot parisien, auquel elle venait se mêler. Elle s'y mêla si bien que, n'était son accent germanique, qu'elle veut, on ne sait pourquoi, dissimuler par une fréquente locution italienne, on la prendrait plutôt pour une nièce de Rabelais que pour une fille de Schiller. Il y a même ceci de remarquable et d'étrange dans l'histoire des salons aristocratiques de mon temps, que les deux femmes les plus citées, l'une par l'excentricité de ses allures, l'autre pour le tour leste de sa conversation, sont précisément d'origine allemande. Nous devenons tristes, et l'étranger en rit.

Bettina n'a pas seulement de la gaieté dans le

caractère, elle a encore des qualités solides, à en juger par son cercle toujours fidèle, par ses amitiés constantes et par le long et respectable attachement qu'elle a inspiré et qu'elle ne désavoue pas. Car, au fond, Bettina, tout en restant coquette, est plus sentimentale qu'elle ne le paraît.

Dans son intimité, simple et affable avec tous, elle plaît par sa conversation variée et son esprit plein de souplesse. Après une scène de marivaudage, elle entamera volontiers une discussion philosophique ou religieuse. Sur ce point, elle se montrera hésitante, flottant entre le catholicisme qui parle à son imagination, et le protestantisme dans lequel elle est née. D'un naturel plutôt timoré, avec une apparence contraire, elle préférera toujours un compromis à un coup d'éclat.

En un mot, Bettina n'est point un caractère, mais elle a toutes les qualités qui font la femme d'un diplomate.

CATHERINE.



La gazette nous l'apprend, Catherine est dans nos murs. Hier, autour du lac, on la vit, empanachée, parader sur son cheval. Qui nous l'envoie? Alexandre ou Franconi?

En admirant les quatre *orloff* de la dame, la chronique affirme que c'est Alexandre; mais en voyant les allures de cirque, les courbettes et le piaffer de son isabelle aux crins blancs, d'autres parient pour le second.

Mais qu'importe? dira-t-on. Mariée au fils

de l'intendant de son père pour rentrer dans une fortune, dont ce dernier avait été habilement dépouillé, Catherine n'entretient guère avec son mari que des relations de notes à payer. Cette situation, ce me semble, ne manque d'ailleurs pas de logique.

Catherine, il y a quelques années, entreprit son tour d'Europe, qu'elle ne finit jamais que pour le recommencer. Rendons-lui du moins cette justice, qu'en aucun lieu elle ne se pose en énigme, à l'exemple de sa compatriote Olga. Catherine est d'une autre école. Chez la première, c'est l'art, c'est l'artifice; chez la seconde, c'est l'abandon des manières, la suppression des formules et des barrières. En effet, l'abord de Catherine est facile; elle ne pratique pas les surprises, et, au physique comme au moral, elle se montre tout de suite telle qu'elle est.

Si, pour être belle, il suffisait d'être grande,

Catherine serait irrésistible assurément. Avec son nez de kalmouk, que dans ce pays de France la mode n'accepte guère, avec son humeur entreprenante, ses façons un peu sauvages, son accoutrement de reine de théâtre, son accueil plein d'abandon, son œil curieux, sa bouche audacieuse, cette « Vénus tartare » a conquis quelques thuriféraires. Mais elle a fait naître, je crois, plus de désirs et plus de curiosités que de passions, car avec elle tout reste à l'état d'ébauche, la moitié de sa vie se passant à faire et à défaire ses malles. Et quelles malles!

Avez-vous lu les *Mémoires de Catherine?* Non, ni moi non plus. Mais aux rivages de la Baltique, trouveront-ils peut-être plus de lecteurs.

En son temps, l'amazone d'Aschkoff n'en faisait pas d'autres. Il est vrai que l'académicienne du Nord portait aussi le titre de général, et qu'ici nous sommes en pleine diplomatie, bureau des renseignements.

LOUISE



Fille de grande maison, Louise a été élevée par une mère bel esprit, qui l'a façonnée de bonne heure à l'admiration, au respect, à la contemplation de la beauté, de l'intelligence et de la supériorité maternelles. Le salon de la marquise, peu fréquenté à la campagne, à cause des grands airs qu'elle affectait et qui ne convenaient point à la noblesse des environs, pauvre en général, était au contraire assez à la

mode à Paris. On y affichait des prétentions littéraires et même un faux air philosophique. On voyait que la maîtresse de la maison n'eût pas été fâchée de reprendre le rôle de quelqu'une des précieuses du grand siècle ; mais elle y visait trop ouvertement pour y pouvoir réussir. Elle eut cependant la gloire d'inquiéter un jour dans son bonheur conjugal une des femmes les plus belles et les plus spirituelles de ce temps-là. Un autre jour, elle obtenait le sobriquet de « Sapho de la rue Godot. »

Quant à Louise, livrée aux soins d'une gouvernante, elle ne fut admise, jusqu'au jour de son mariage, qu'au petit lever de sa mère, dont elle avait la permission de baiser la main. On lui fit voir toute la distance qui la séparait d'un si grand esprit, dont elle devait accepter les idées et les goûts sans discussion. C'était à peine si on la jugeait digne de refléter les rayons de ce soleil, maintenant enveloppé des vapeurs du soir.

A voir la vie passive de Louise, un fataliste dirait que c'était dans sa destinée, car aujourd'hui, après vingt ans de mariage, elle est encore traitée comme une petite fille par sa mère, devenue l'idole du mari de Louise.

Dans le château de son gendre, la belle-mère règne en souveraine. Les appartements, transformés en serre chaude, y sont maintenus au degré qui convient à ses nerfs. Enfin tout est là réglé, jusqu'aux heures de promenades, par les caprices d'une femme malade imaginaire et par l'esprit positif et systématique d'un mathématicien doux, serviable et bon.

Passant de la domination maternelle à celle d'un milieu où l'imprévu, la spontanéité étaient remplacés par le système fait homme, Louise dut naturellement se replier sur elle-même au moment où elle devenait femme, contenir ses idées, ses opinions et ses sentiments. Elle ne

faisait taire en elle ni ses émotions, ni ses jugements, ni ses pensées, mais elle ne les exprimait pas. A-t-elle toutefois trouvé, je ne dirai pas le bonheur, mais le calme intérieur, dans cette atmosphère factice? ou bien s'est-elle absorbée complétement dans son rôle de mère? ou bien encore a-t-elle, un jour, rêvé un idéal différent de celui qu'on lui offrait? Voilà ce que personne ne saura jamais. Sans affectation et sans dissimulation, elle reste impénétrable.

Louise est l'une des personnes les mieux douées que je connaisse. Grande, et belle tournure, sans beaucoup d'élégance de de finesse dans la taille, avec un bras un peu fort, une main potelée, un teint sans transparence, des cheveux châtains sans brillant, simplement disposés en bandeaux plats, des yeux bruns d'une grande douceur, une bouche agréable, elle répand autour d'elle un charme infini. Ses façons contenues sont simples comme ses toilettes,

auxquelles elle n'a jamais accordé qu'une médiocre attention, mais qui par leur bon goût lui seyent toujours à ravir.

Il règne dans sa démarche, dans sa conversation et dans sa voix un accent de mélancolie. Son humeur est égale et avenante sans grande démonstration. Il semble rarement qu'on la gêne ou qu'on l'amuse. Bienveillante en général, elle laisse parfois glisser sur ses lèvres un sourire d'ironie. Il y a chez elle de la langueur à la surface et de la vivacité dans l'intelligence, plus de savoir acquis par l'observation et de sérieuses habitudes, que par des efforts de curiosité.

Louise a mis tout son cœur dans l'éducation de ses enfants, et toute son âme dans les pratiques religieuses. Sa mère ayant abandonné le monde au déclin de la jeunesse, et son mari ne goûtant qu'aux champs l'intimité de quelques amis réunis par des goûts communs, Louise n'a

point connu les plaisirs du monde, ses fêtes, ses spectacles et ses adulations. Elle a toujours été, dans la plus rigoureuse acception du mot, la femme de son mari, si je puis m'exprimer ainsi. Nature poétique et tendre, elle est restée dans mon esprit comme l'image d'une charmeuse qu'on doit fuir, quand on ne peut être à elle! J'ajouterai : charmeuse sans le vouloir et sans le savoir peut-être.

La dernière fois que je la vis, c'était à la campagne. Dans la grande cheminée du salon brûlaient d'énormes bûches. Bien qu'il fût midi, un brouillard épais enveloppait le paysage. Dans la cour, plusieurs chevaux marchaient au pas, tenus par des grooms. Une meute à la harde hurlait au bruit des trompes. Pendant que les chasseurs faisaient leurs préparatifs de départ, j'étais resté seul au salon avec Louise. Deux enfants jouaient sur le tapis ; l'un, blond, ressemblait à son père, le plus jeune rappelait

davantage sa mère. Après quelques mots échangés à propos de ces deux charmants petits êtres, la conversation tomba. Je m'étais laissé absorber dans la contemplation de cette femme si attrayante... Louise, qui jusque-là n'avait regardé que la flamme du foyer, se leva, et se dirigeant vers la fenêtre :

— Vos amis sont partis, me dit-elle, et seul, votre cheval attend impatiemment le moment où vous voudrez rejoindre la chasse, qui doit être commencée. Bonne chance donc !

Je m'éloignai en la regardant une dernière fois ; mon rêve était fini !

CLÉMENCE



A peine vous avais-je connue, madame, que déjà vous m'appreniez à vous compter au nombre de mes meilleurs amis.

A table, à la lueur des bougies, j'eus la bonne fortune d'être votre voisin. C'était le jour de notre première rencontre. La fine fleur de la rive gauche s'épanouissait à ce festin présidé par Lydie.

Le soleil du Midi rayonnait dans vos yeux

bleus, qu'ombragent de noirs sourcils, et les reflets de l'esprit d'Isaure, tantôt vifs, tantôt caressants, semblaient chercher un nouveau Bertrand de Roaux. Mais peut-être avez-vous gardé l'*églantine*, en songeant à ces vers du *Planh d'Amor* :

Hélas! et moi, plaintive, solitaire,
Moi, qui n'ai su qu'aimer et que souffrir,
Je dois au monde, au bonheur étrangère,
Pleurer mes maux, les redire et mourir.

Hier, vous m'apparaissiez de nouveau. Cette fois, c'était une sœur de charité venant soigner un malade. Ces visites de l'amitié et du dévouement, madame, je ne les oublierai pas.

ADÈLE



Dans notre ciel parisien, Adèle n'est pas positivement une étoile, c'est un satellite. Elle s'est absorbée dans une amitié presque unique, sur laquelle le temps n'a pas de prise. Elle est du nombre de mes plus anciennes relations, et je crois aussi de mes plus fidèles amies. Ce qui apparaît donc tout d'abord chez Adèle, c'est la constance dans l'affection. En regardant de plus près dans ses sentiments, on y trouverait aussi

le dévouement, le renoncement et jusqu'à l'effacement de sa personnalité.

De cette vie, partagée entre le foyer conjugal et le culte de l'amitié, il ressort cependant des traits saillants et caractéristiques.

Adèle a dans le caractère de la décision, de la résolution, et dans l'esprit de la finesse, de la vivacité, du trait, de l'ironie, de l'entrain, de la crânerie et de la curiosité. Sa vie, d'où sont bannies l'oisiveté et les préoccupations de toilette, est remplie par les exercices du sport, par la lecture et les arts. Je la citerai encore comme une des maîtresses de maison les plus entendues.

A la campagne, elle pratique l'hospitalité la plus aimable, laissant à chacun une complète indépendance, tout en s'ingéniant à lui être agréable. Son château, élégante construction flamande du dix-septième siècle, toujours dans un ordre parfait, est orné partout, au salon

comme sur l'escalier, d'une quantité de corbeilles de fleurs, qu'une serre bien garnie renouvelle sans cesse. Le parc, traversé par une large avenue royale et planté d'arbres centenaires, embelli par de belles eaux, égayé par le galop des poulains sur les pelouses, où paissent déjà de paisibles vaches, est tenu à l'avenant de l'intérieur.

A Paris, Adèle aime à donner à dîner à son intimité. Elle se plaît à veiller longuement, pelotonnée comme une chatte sur sa chauffeuse, les bras souvent croisés, enveloppée de la fumée de sa cigarette. C'est en même temps pour elle et un repos après une causerie animée, et de la rêverie, ou tout au moins un retour sur elle-même ou sur ce qu'elle a entendu, car elle a de l'observation.

Adèle, pour avoir des amis que je retrouve chaque année dans son salon, n'a pas su se préserver de quelques ennemies. Peut-être même

les a-t-elle provoquées ou suscitées? Toutefois, en observant ses anciennes bonnes amies, je trouve en elles quelques-uns des défauts d'Adèle, et pas une de ses nombreuses qualités.

Elle a donc aussi des défauts, me dira-t-on? et qui n'en a pas? Mais, répondrai-je, à qui ces défauts ont-ils fait du tort? Adèle a-t-elle jamais eu la pensée de nuire sérieusement à quelqu'un: Non. Est-elle vindicative? Non. Est-elle dénigrante? Non. A-t-elle jamais empoisonné ses convives, en leur faisant boire du vin d'Argenteuil pour du Laffitte? Non. Leur a-t-elle jamais, en quittant la table, offert des billets de loterie ou de concert? Non. A-t-elle jamais envoyé ses amis à la Bastille prendre une loge au Théâtre-Déjazet? Non. Les a-t-elle jamais priés de conduire un parent de province au Jardin des Plantes ou à l'Observatoire? Non. A-t-elle jamais invité un de ses habitués à une partie de spectacle en la lui faisant payer? Non. Exécute-

t-elle sur le piano les variations de X... ou de Z..., sur toutes les mélodies que vous aimez? Non. Son mari compose-t-il de la musique qu'il impose et qu'il joue sur le cornet à piston? Non. A-t-elle des enfants qui vous montent sur les épaules, qui vous tirent les cheveux ou ceux de votre perruque? Non. A-t-on jamais pu dire de la conversation d'Adèle qu'elle était à dormir debout? Non, assurément. Se met-elle du rouge et du blanc? Non. Se pique-t-elle d'avoir enlevé à celle-ci l'amour d'un amant, à celle-là l'affection d'un mari? Non.

Eh bien, alors, que lui reprochez-vous? De montrer un bout de vanité, à l'endroit de sa naissance et de ses alliances? Mais n'en a pas qui voudrait bien. De laisser parfois percer sa malice? et que vous importe, si vous ne pouvez l'accuser de médisance? De se complaire dans les petits sentiers, et de préférer les chemins de traverse aux lignes droites? Mais, le plus sou-

vent, les femmes ne suivent-elles pas justement les routes que nous leur avons indiquées nous-mêmes? De couper le caquet d'un fat ou d'un sot par une épigramme sanglante? Mais c'est encore là une arme dont les femmes, à mon sens, se servent trop rarement, faute souvent de la savoir manier.

Après tout, quelle est celle qui pourrait dire, et Adèle le pourra :

. . . . Ich bin viel
Gehasset worden, doch auch viel geliebt.

CÉCILE



Après vous avoir bien souvent admirée de loin, madame, j'eus, au bal, la bonne fortune de souper près de vous. Je confesse que ce n'était point une faveur que vous m'accordiez, mais bien l'effet du hasard, qu'en cette circonstance j'avais aidé de mon mieux.

Jusque-là, je ne vous connaissais que comme l'une des plus élégantes et des plus jolies femmes de Paris. Bientôt, je m'aperçus qu'avec les

cheveux de Cérès, les yeux de Minerve et la taille de Vénus, vous aviez encore l'esprit le plus fin et le mieux cultivé, l'enthousiasme le plus noble. Tout m'enchantait en vous, sauf la froideur de votre abord, qui, depuis, m'empêcha de vous rechercher comme je l'eusse désiré.

Mozart et Beethoven dans le jour, une fois la semaine; le soir, Rossini et Verdi, seuls maintenant nous réunissent. Sous l'empire de telles harmonies, comment suis-je assez malheureux, madame, pour rester si loin de vous?

NOÉMI



J'étais jeune, et après quelques années d'absence, je revenais au pays natal. . . . .

Quand furent écoulés les premiers moments, consacrés à la famille et aux camarades d'enfance, je parcourus la province afin d'y visiter ceux au milieu desquels la destinée m'appelait à vivre. Parmi ces visites il en est une dont le souvenir, toujours présent à ma mémoire, ne s'effacera pas.

Au fond d'une fertile vallée que baigne une jolie rivière aux contours sinueux, s'élève, à demi cachée dans un bouquet d'arbres, une vieille gentilhommière. Une double avenue de tilleuls, taillés à l'ancienne mode, y conduit. A droite, un vaste potager aux murs chargés de vignes et d'espaliers; à gauche, une longue coulée de prés toujours verts, où paissent poulains, vaches et moutons, gloire de leur jeune propriétaire, aujourd'hui éleveur renommé.

C'est par une chaude matinée d'été que j'entrai pour la première fois dans cette maison où depuis s'écoulèrent pour moi tant d'heures tour à tour tristes et joyeuses, toit hospitalier qu'une amitié fidèle m'a rendu cher.

Introduit dans un salon d'une simplicité antique et dont la vue s'étend sur le côté opposé, dominé par la masse imposante d'un château ami, qu'égaye seule la roue d'un moulin, j'avais à peine eu le temps de faire connaissance avec

les grands'mères appendues dans leurs cadres, que le fils de la maison entra.

Après quelques instants d'un entretien déjà commencé dans le voisinage, où se révélaient les goûts qui devaient nous réunir, il me proposa de me présenter à son père et à sa sœur. Tous deux étaient assis à l'ombre d'un bosquet, planté en amphithéâtre derrière le logis. Noémi brodait de ses doigts de fée quelque parure féminine, tandis que son père faisait la lecture.

Un même type bien accusé, si ce n'est une grande ressemblance, me frappa tout d'abord dans les trois personnages du tableau que j'avais devant moi. La physionomie moitié sévère, moitié railleuse du politique et du fabuliste ne laissa pas que de m'imposer. Mais bientôt ces traits accentués, si finement reproduits par Meissonnier, s'égayèrent au feu d'une conversation brillante, où l'esprit français m'apparut

presque comme une nouveauté au retour d'un long séjour à l'étranger.

Je me plaisais à suivre les aperçus, quelque peu sceptiques et toujours mordants, du député, sur les choses et les hommes du temps, à écouter les saillies vives et piquantes de ses enfants.

Je trouvai en lui la marque des hommes du siècle dernier, et comme un mélange d'un Voltaire et d'un président Hénault.

Le contraste que m'offraient l'extérieur et le caractère de Noémi avec les douces et mélancoliques Saxonnes que je venais de quitter m'intéressait aussi vivement. D'une taille élancée, d'un visage animé, embelli par une magnifique chevelure noire, la sœur de mon nouvel ami rayonnait de joie et de contentement. L'expression de ses yeux noirs, pleins de feu, disait tout le bonheur qu'elle respirait dans cet intérieur, où rien de roide, rien de convenu, ne venait arrêter la verve de l'esprit caustique de Noémi.

Orpheline de sa mère dès l'âge le plus tendre, idolâtrée par son père et par son frère, tous deux unis dans une parfaite communauté de sentiments et une grande liberté d'esprit, la jeune fille ne rêvait rien au delà de cette vie exempte de soucis. Par son air de complète satisfaction morale, souvent exprimée, et précisément aussi à cause des dons de toutes sortes qui faisaient d'elle l'une des héritières les plus riches et les plus distinguées de sa province, elle semblait vouloir éloigner les nombreux et craintifs prétendants à sa main. Ce fut du moins l'effet qu'elle me fit.

Cédant enfin à l'usage, Noémi choisit au loin un mari, que ne jalouseront jamais assez mes timides compatriotes. Profondément attachée au sol qui l'a vue naître et surtout à son frère, trop tôt solitaire sous le toit paternel, elle a voulu du moins planter sa tente près du berceau de sa famille.

Chaque automne, à l'époque des chasses à courre qu'elle offre à ses voisins, aux amis de son frère, elle tient ses états dans un délicieux castel Louis XIII, dont les toits élégants se reflètent dans les eaux tranquilles d'un beau lac aux bords ombreux.

C'est là, qu'après les succès mondains qu'elle a voulu fuir avant le temps, pour se consacrer uniquement à sa fille, héritière de la beauté de sa bisaïeule, Noémi retrouve la sympathie et l'admiration de tous.

FÉLICIE



Vous portez, madame, un nom illustre dans la science, et votre veuvage, encore embelli par de précieuses qualités personnelles, vous vaut nombre de prétendants. Votre fortune est considérable, et votre salon fort recherché. J'y fus admis, et j'en garde un agréable souvenir. Musique, comédies, bals, amabilité et esprit, vous prodiguez tout à vos hôtes.

Votre caractère est original comme l'aspect

de votre visage. Si vos cheveux, vos cils et vos sourcils d'un blond pâle, donnent un peu de fadeur à votre physionomie, en revanche vous n'êtes pas sans malice. Vous causez bien et discutez de même. Vous êtes contenue, réservée, et l'on sent dans vos discours la préoccupation de ne pas vous laisser pénétrer.

J'ai cependant voulu tenter la chose. Le sujet en valait bien la peine. Mais les hommes sont souvent maladroits. Un jour, madame, j'arrivai mal à propos. Vous aviez, je crois, la migraine, et je ne vous revis plus!

CLARA



Riche, mais placée sur un théâtre modeste, Clara personnifie certaines tendances de quelques femmes de ce temps-ci.

D'une imagination vive, d'une volonté ferme et inébranlable, d'un esprit viril et caustique, d'une activité nerveuse, d'une intelligence prompte, Clara, douée en outre d'aptitudes très-diverses, ne pouvait se faire à la monotonie du milieu bourgeois où elle est née.

L'exercice « des arts d'agrément, » où elle a cependant acquis une certaine *maëstria*, ne suffisant pas à ses ambitions, à ses aspirations fiévreuses, Clara s'essaya un jour dans de petites comédies, dont elle est devenue, dans son salon, l'interprète principal. Il y a quelques années, j'ai applaudi à ses essais d'auteur dramatique et de comédienne, et tout récemment à ses débuts dans l'art oratoire, car elle possède cette faculté remarquable de réussir du premier coup, dans une certaine mesure, tout ce qu'elle entreprend. Son talent a-t-il de la souplesse, son esprit est-il progressif, son amour-propre la poussera-t-il à croire au mieux et à le chercher ; ses ailes, habituées aux régions moyennes, la soutiendront-elles à de plus grandes hauteurs ? Voilà ce que l'avenir dira, mais voilà aussi sur quoi il est permis d'élever des doutes.

Ce n'est pas que Clara manque de persévérance, qu'elle s'effraye de l'étude, même la plus

ardue ; on la citera, au contraire, pour sa ténacité, pour ses goûts sérieux, auxquels elle donne toujours le pas sur les divertissements mondains. Ce qu'elle appréciera le plus dans une réunion, ce seront les jeux d'esprit, où elle se sent à l'aise, les discussions physiologiques, psychologiques et philosophiques, qu'elle mène mieux que la majorité des hommes du monde, et où elle montre plus de savoir que les femmes n'en ont généralement. Ce qui lui manque, c'est le goût, la simplicité, le tact. Les petits manifestes qu'elle adresse de temps en temps à ses compagnes, et qui sont, avec les dentelles, son principal luxe, de même que ses conférences pèchent par la maturité du savoir, l'ordonnance des idées et par la forme.

Pleine d'érudition de tout étage, sa dernière épître aux Parisiennes manque tout à la fois de gaieté, d'art, et de conclusions pratiques. J'aimais mieux son sermon de l'an passé, à propos

de Thérésa. Il y avait du mordant, de la verve, des appréciations justes, et on y sentait une belle indignation que maint lecteur partageait. Mais, on le sait, le Français, né railleur, n'aime pas les sermons, et ceux-là même qui sortent de la plus jolie bouche n'ont pas grande chance d'opérer des conversions. Que Clara, mieux inspirée, descende donc de la montagne, et qu'avec sa belle fortune, elle fonde, soit une œuvre utile, soit un prix d'académie, destinés aux femmes, et elle aura plus fait pour ses sœurs, que par ses conseils jetés aux quatre vents.

Avec un masque sceptique et des façons brusques, Clara a le cœur chaud et les passions ardentes. D'allures indépendantes, d'humeur altière, elle n'acceptera jamais de maître, quelque nom qu'il prenne. Si son âme est compatissante, sensible à la souffrance, susceptible même d'un grand dévouement, son amour-pro-

pre blessé, plus encore que son cœur, s'il était froissé, irait jusqu'au ressentiment.

Maintenant, si vous voulez connaître les traits physiques de Clara, je vous dirai qu'elle est grande, d'une tournure un peu commune, sans qu'elle soit épaisse; que son front est large, que ses cheveux sont châtain clair et abondants, ses sourcils bien dessinés et ses beaux yeux vert émeraude, d'une expression variant du tendre au sévère; que sa bouche aux dents de nacre, qu'un peintre trouverait trop grande, prend le plus souvent un air dédaigneux et ironique. Sa main, toute masculine, eût jadis porté l'épée, à l'exemple de ces femmes du moyen âge, qui, revenant de guerroyer avec leurs époux, s'adonnaient à la culture des lettres.

CALPURNIE



A dix-huit ans, Calpurnie était exilée dans une ville de province. Il fallait la soustraire aux assiduités d'un prince qu'elle ne décourageait pas assez, bien qu'elle ne pût l'épouser. A peine était-elle arrivée chez sa vieille tante, que celle-ci s'écriait épouvantée : « Eh ! mais, c'est un garçon déguisé en fille que cette nièce dont me voici maintenant la gardienne ! »

Cependant l'excellente dame ne devait pas

tarder à se convaincre que Calpurnie était bel et bien une fille, à laquelle il fallait se hâter de trouver un mari. Et justement, par un caprice du sort, le mari se fit attendre plusieurs années.

Deux traits feront connaître le caractère et les façons de cette nouvelle Calpurnie :

Un jour, pendant qu'une de ses amies frappait à grand fracas sur un piano, simulant à s'y méprendre un morceau à quatre mains, la pauvre tante surprenait sa nièce s'occupant de tout autre chose que de musique. Notre exilée répétait sur le tapis de la chambre, avec un jeune dandy de la ville, la scène du Béarnais jouant au cheval avec ses enfants !

Une autre fois qu'elle s'était prise de querelle dans un bal avec la femme qui se trouvait près d'elle : « Entre hommes, lui dit Calpurnie, le mot que vous venez de prononcer, madame, vaudrait un duel. Mais puisque ce n'est pas de

mode dans notre sexe, je ne puis que vous tourner... le dos! »

A quarante ans, Calpurnie se plaît à mettre le feu aux quatre coins des capitales qu'elle habite successivement, brouillant les maris avec leurs femmes, les amants avec leurs belles, les ministres avec les ministres. Telle est sa politique internationale. On se demande aussi pourquoi elle suscite des duels autour d'elle, puisqu'elle n'attend pas qu'il y ait mort d'homme pour disposer des charges qu'elle institue dans sa cour?

Calpurnie, qui a beaucoup vécu en Italie, ne s'est pas contentée d'y développer son talent pour le chant, elle a encore pris les habitudes et les mœurs du pays, en les modifiant toutefois par l'inconstance française.

Elle cherche l'effet et le succès. Sa véritable vocation était de monter sur les planches. Le public des salons ne lui suffit pas. Elle brigue

les applaudissements de la place publique en ouvrant sa fenêtre pour chanter aux passants une cavatine ou un *brindisi*.

Sans être précisément jolie, Calpurnie plaît encore aux hommes, surtout aux jeunes échappés du collége, dont le noviciat réclame les conseils de l'expérience. On ne la citera pas pour son esprit, quoiqu'elle en ait suffisamment pour dire une méchanceté à l'occasion, pour faire remarquer la bosse de son voisin et les petites imperfections de sa voisine. Mais elle peut rivaliser avec Odette sur plus d'un point, et notamment par un goût effréné de toilette.

On parlait, un certain printemps, d'une note de vingt-sept mille francs, remise à Calpurnie par sa couturière. Cette note aurait pu s'intituler : *Six semaines à Paris*.

LUCETTE



Le jour où Lucette naissait sur la bruyère, comme une simple bergère, une étoile favorable se levait sur sa tête. L'étoile n'a pas menti, et les circonstances venant encore en aide aux dispositions naturelles de l'enfant, tout a contribué à en faire aujourd'hui la femme la plus heureuse du monde.

Il me semble l'entendre, dans un de ces re-

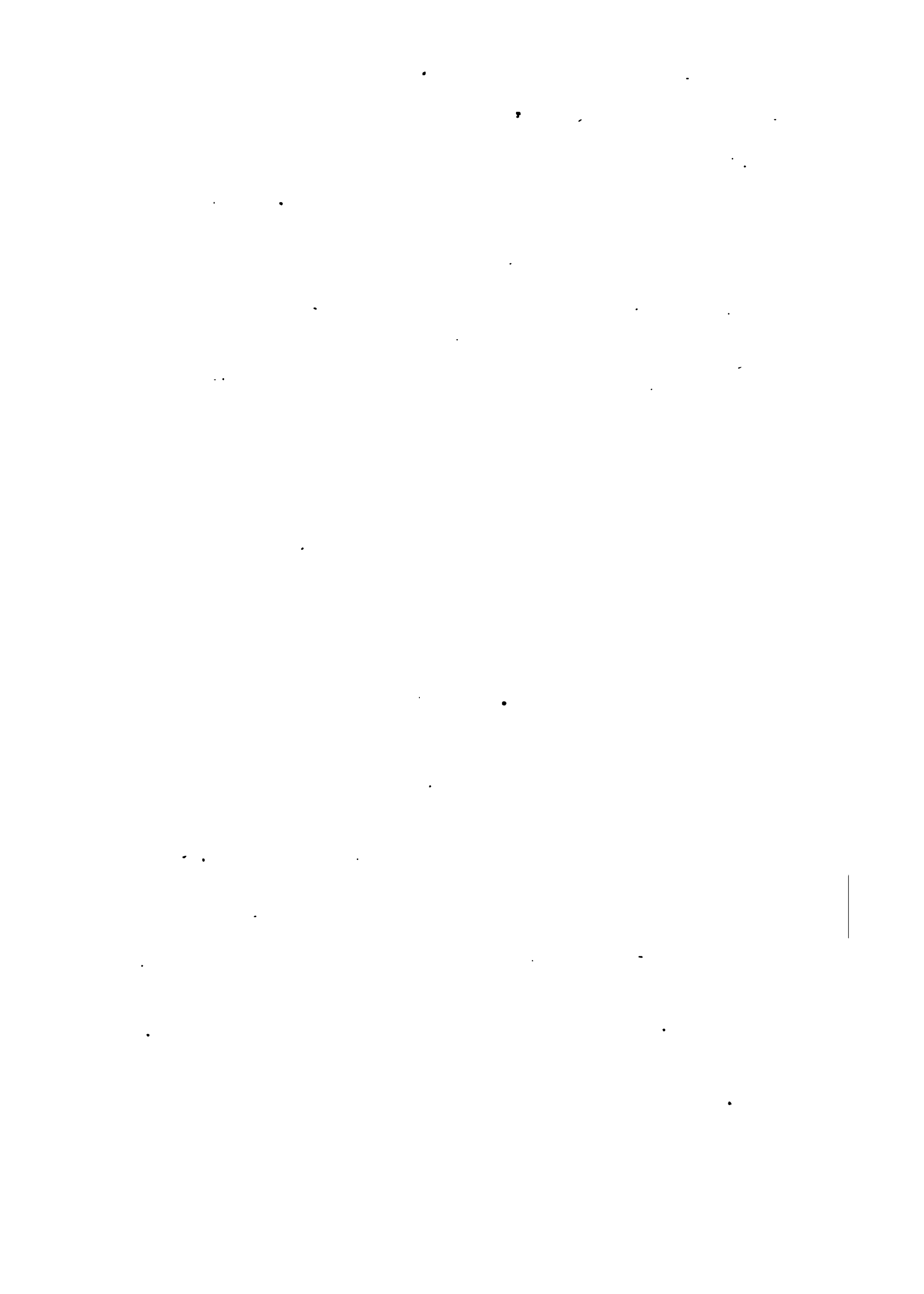
tours qu'on fait sur soi-même aux heures de solitude et de méditation, et se dire :

« Ma modeste fortune ne me crée ni jaloux, ni affaires fastidieuses. Personne à mes côtés n'entrave ma liberté. J'ai un nom fort bien sonnant, de la jeunesse, un minois piquant, des yeux irrésistibles et qui suffiraient à eux seuls à m'entourer d'adorateurs, si je n'avais encore avec cela la taille la mieux prise et le sein de Vénus.

« J'ai su par mon esprit pétillant, par mon intelligence, rehausser encore une situation agréable et fort en vue. Quelle femme eut jamais plus de succès que moi ? Je possède la confiance des puissants de la terre, et vois à mes pieds les financiers les plus choyés et les ambassadeurs les plus à la mode. Au combat des taureaux, n'ai-je pas dédaigné de marcher sur le manteau du fier Castillan ? Ne puis-je pas me dire, chaque soir, que j'ai reçu plus de compliments

et de déclarations que toutes mes amies réunies ne peuvent s'en attirer? En vérité, il ne me manque rien! »

Qui songerait, frétillante Lucette, à vous tirer de ce beau rêve que, chaque jour, vous faites tout éveillée?



SARAH ET LASTHÉNIE



Il y a peu d'années, ayant quelque souci, comme le poëte,

Je m'en fus prendre à Bade un semblant de campagne.
(Bade est un parc anglais fait sur une montagne,
Ayant quelque rapport avec Montmorency.)
. . . .
. . . .
Comme on va chez Herbault faire un peu de toilette,
On fait de la santé là-bas : c'est une emplette.
Des roses au visage et de la neige au sein,
Ce qui n'est défendu par aucun médecin.

Convié à passer la soirée chez un de mes amis, publiciste de grand renom, je me dirigeai vers le délicieux chalet qu'il possédait alors dans la ville grand-ducale. Prenant l'escalier double qui conduit à la longue galerie festonnée, je me trouvai au milieu d'un groupe charmant de quatre femmes, qu'entouraient le maître du logis, puis un jeune duc de la vieille France, dernier héritier des Lauzun, un romancier célèbre de l'école de Voltaire, un artiste aussi connu par son esprit original que par son rare talent, et plusieurs hommes du monde.

L'une de ces femmes, d'une taille moyenne et qu'on eût souhaitée plus svelte, avec une épaisse chevelure blonde nouée sans artifice, des yeux verts pleins de langueurs et de fascination, une bouche aux lèvres de rose et aux dents éblouissantes, paraissait le centre de ce salon. Lorsqu'elle parlait, c'était avec un accent si traînant, une voix si douce, que chacune de

ses paroles vous jetait comme un charme irrésistible. Un croyant à la métempsycose eût reconnu en elle quelque chose de la chatte. Une vraie créole enfin. C'était Sarah.

A côté d'elle se tenait Lasthénie, grande, au port majestueux, aux traits pleins de noblesse, aux cheveux noirs abondants, à l'œil glauque, au regard rêveur.

Non loin de là, deux jeunes filles de quinze à seize ans, enfants par l'âge, mais déjà femmes par le développement physique et moral ; toutes deux rapprochées par de secrets instincts de sympathie, quoique nées à des pôles opposés. L'aînée, blonde comme sa mère, en avait toute la séduction, avec plus de grâce et de naïveté. C'était l'ingénuité interrogeant le destin, avec de vives aspirations au cœur. A voir son air mélancolique, on eût dit que, dès les premiers pas dans le chemin de la vie, elle en apercevait déjà toutes les ronces.

La plus jeune, mince et légère comme la gazelle, avait quelque chose d'étrange, voire même d'un peu sauvage dans les traits et dans la physionomie. A l'encontre de sa compagne, elle semblait tout attendre et tout espérer de sa mère, en se posant devant elle comme l'image d'un père à jamais regretté. Jamais jeune fille ne me frappa autant par la maturité de ses pensées, et n'attacha davantage par l'intérêt qu'elle inspirait à l'observateur sympathique.

Ce jour-là, je sentis que j'allais assister au prologue d'un roman. L'avenir a prouvé que je ne me trompais pas. Ce roman, plein d'aventures, comme la vie de Sarah elle-même, a présenté ses côtés comiques, ses situations bizarres, et ses phases quasi-tragiques.

Mais le peintre n'empiétera pas sur le domaine du romancier; il laissera même à demi voilées ces quatre figures que je ne revois pas sans me souvenir de cette admirable romance :

Grâce pour moi-même, qui pourrait servir d'épigraphe à ce petit tableau, et que Lasthénie nous chanta de cette voix qui lui valut tant de couronnes et avec l'accent poignant d'une âme aux prises avec la destinée.

LUCIE



Lucie, fille unique d'un riche magistrat de province, n'a point connu sa mère, qui mourut en la mettant au monde. Confiée à une direction mesquine, son imagination vive et poétique, sa sensibilité naturelle, son cœur compatissant et tendre, son goût pour les arts, ses aspirations ardentes vers un idéal qu'elle avait sans doute rêvé, tout son être enfin fut comprimé dans un milieu étroit qui empêcha la jeune fille de se développer dans le sens de sa riche nature.

Mariée jeune à un homme agréable d'esprit et de visage, et qu'on lui désigna, bien qu'elle eût pu le choisir, Lucie reconnut bientôt dans son mari le digne guide de ses premiers pas, l'affection d'un frère, la sollicitude d'un père de famille; mais elle ne trouva pas la passion qu'elle portait en elle, et dès lors elle dut en refouler les élans dans son cœur.

Il y a dix ans, Lucie, arrivée à son complet développement moral et physique, avait à peine marqué dans sa société, la plus élégante, la plus joyeuse, la plus fringante de France. A cette époque, les cheveux roux n'étaient point encore à la mode, et sa beauté fut fort discutée le jour où un étranger de qualité s'avisa d'en parler.

Assise au milieu d'un groupe de ses amies, dont deux ou trois ont été citées, même à Paris, l'une pour sa beauté majestueuse, la seconde pour son élégance un peu voyante, et la troisième

pour son charmant esprit, elle m'apparut comme une individualité intéressante.

Quelques moments, trop vite écoulés, me montrèrent que mon instinct ne m'avait pas trompé !

La taille souple et élancée de Lucie, le ton un peu chaud de son abondante chevelure, légèrement adouci par la poudre, ses yeux bleu clair, doux, rêveurs et voilés, une bouche fine et de jolies dents, tout un ensemble délicat et mélancolique, la faisaient distinguer entre toutes. Son esprit curieux et attentif, sa conversation animée, ses goûts sérieux, son langage plein de douceur, achevaient de séduire. Elle pouvait briller dans les jeux de l'esprit, mais rarement elle s'y laissait aller, préférant les demi-teintes, la pénombre. Elle évitait les grands effets, et ne s'ouvrait à personne sur ses sentiments. Cependant elle vous charmait au plus haut degré dans l'intimité.

Lucie n'a point vu naître, sous chacun de ses pas, de ces caprices passagers, de ces fugitives amours, provoqués par une coquetterie antipathique à son caractère; mais si elle l'eût voulu, elle se fût attaché, dans le cours de son existence, deux grandes passions, fortifiées par une sincère affection. Un homme de son entourage, parfois d'un esprit mordant, disait un jour devant moi, en parlant de l'un de ses amoureux : « Il fera sagement de renoncer à cette conquête impossible, à moins qu'il ne promette à Lucie de la transporter dans la lune! » Je crois qu'il avait raison.

En effet Lucie a peut-être encore plus d'imagination que de passion. Elle était née pour accomplir de lointains voyages, pour chanter sur la lyre les amours illustres, ou pour consoler et soigner sur un champ de bataille le soldat blessé. Ne l'ai-je pas vue un jour suspendre au cou d'un homme qui l'aimait et qui la quittait, peut-être pour jamais, une médaille de la Vierge, qu'elle

avait portée et à laquelle elle attribuait quelque vertu secrète!

Mais la vie, dans nos sociétés modernes, ne se modèle point sur nos penchants. Tout n'est que convention ou sacrifice. Et ce sont justement les âmes passionnées, mais fortes, les imaginations vives, mais contenues, les natures d'élite, que le devoir enchaîne au foyer domestique, pendant que des voix intérieures leur crient : — Liberté!

Lucie a quitté le monde quand elle pouvait y plaire longtemps encore. Elle vit à la campagne, se consacrant entièrement à son mari, à ses filles, chez lesquelles on retrouve toute la beauté et toute l'intelligence de leur mère.

ÉLÉONORE



Le dévouement et les soins touchants qu'Éléonore prodigua à son mari dangereusement blessé dans un duel célèbre, la placèrent, il y a quelques années, au premier plan sur la scène du monde parisien.

La beauté classique d'Eléonore y parut dans tout son éclat. D'une taille élevée, parfaite de proportions et de formes, d'un port noble sans roideur, Éléonore a encore un galbe et des traits

corrects, de beaux cheveux d'un noir de jais et des dents plus blanches que l'ivoire. Il ne manque à cette statue antique que le souffle que donnait Polyclète au marbre même.

Sympathiquement accueilile dans les salons nombreux de sociétés très-diverses, Éléonore a conquis sur ce terrain une place presque exceptionnelle. Partout où elle s'est montrée, elle a mérité une réputation incontestée de grande élégance, d'aisance dans les manières, d'agrément et de simplicité dans les relations, de beauté, et, comment dirai-je? d'attachement à ses liens, de constance et de fidélité.

Entourée d'hommages, elle en semble surtout heureuse, fière même, parce qu'elle peut les reporter à celui qu'elle aime, et qui lui rend cette affection sans partage, à la face de tous, sans soucis des réflexions, disons le mot, des railleries de la jalousie et du scepticisme.

Cet homme qu'on ne voit jamais sans elle,

aussi bien dans le monde qu'aux premières représentations de nos théâtres, où il se montre également assidu, que voulez-vous? il faut en prendre son parti, c'est le mari d'Éléonore!

SYLVIE



La neige tombait à gros flocons sur un petit village des environs de Paris. Quatre personnages, un haut fonctionnaire du ministère d'État, un des princes de la littérature contemporaine, un financier à la fois artiste et écrivain, enfin un gentilhomme bien connu dans le monde des sciences et des lettres, se tenaient assis autour de la table de la mairie de l'endroit,

pendant que deux femmes jeunes et belles se chauffaient au feu d'un poêle rustique.

L'officier municipal, ceint de son écharpe, présidait cette petite assemblée, unie dans une même pensée et dans un même vœu. Il s'agissait tout ensemble de l'enterrement d'une vie de garçon fort agitée, émaillée d'aventures romanesques, de précieuses conquêtes aux quatre coins de l'Europe, de succès dans le journalisme, d'un mariage enfin qui occupait tout Paris.

Le fouet d'un postillon, le grelot de ses chevaux annoncèrent l'arrivée de Rodolphe, qui monta vivement l'escalier de bois. Il entra souriant dans la salle et serra la main des témoins de son mariage, amis de la veille et du lendemain.

Quelques instants après, une jeune fille se trouvait au milieu de nous. A peine l'avait-on entendue ou vue faire son entrée. C'était comme l'apparition soudaine d'une fée ou d'une syl-

phide. La fiancée, selon l'usage, portait une simple robe blanche sans ornements. Sur son front, rayonnant de pureté et de bonheur, fleurissait la couronne d'oranger.

On vivrait cent ans qu'on n'oublierait pas ce tableau, qu'un poëte seul saurait rendre. Il n'y avait pour ainsi dire rien d'humain dans cette créature, cependant si vivante, qui venait d'échanger avec son mari l'anneau nuptial.

Jamais, en effet, vous n'avez rencontré son image dans le monde des vivants. Ce n'est point elle non plus que l'Orient cache au fond de ses sérails. Je ne l'ai pas vue davantage dans les tableaux de Raphaël ou de Murillo, ou dans les peintures du Titien et de Rubens, et bien moins encore dans celles de Boucher. Mais elle me rappelle celle dont Gœthe a dit : « Êtes-vous un ange, et allez-vous vous envoler? »

Au retour de la cérémonie, quand je me retrouvai seul au logis, je me demandai si je ne

sortais pas de quelque rêve, et si, dans mon sommeil, il ne m'avait pas semblé voir une forme légère et indécise voltiger au-dessus de ma tête, quelque chose comme une femme ailée!...

Après un long voyage, les époux sont revenus au nid avec les hirondelles. Les lilas et les cerisiers, qui encadrent de leurs rameaux la petite maison, sont toujours blancs, mais ce n'est plus de la neige de l'hiver, le printemps les a couverts de ses fleurs. Sur la pelouse, où scintille l'eau du ruisseau, paît une de ces jolis petites vaches blanches et noires, aux mamelles gonflées de lait et de beurre. Elle arrive de ses bruyères bretonnes, tout étonnée encore du bruit qui se fait autour d'elle. Ce n'est plus « le gars paturiau » ou la vieille fileuse, qui, la quenouille au côté, vient la querir au champ, c'est la main blanche et fine de Sylvie qui caresse la pauvre exilée!

Il est dix heures, la nuit enveloppe la maison. Entrons dans un salon du rez-de-chaussée, élégamment meublé, où le rouge des tentures se marie à l'ébène des portes, que rehausse un filet d'or. Une femme âgée, en grand deuil, dont le regard, la tournure et des traits qui ne sauraient vieillir, annoncent une grande infortune noblement supportée, écoute attentivement, la main appuyée sur l'épaule de Rodolphe, un duo italien. Les voix sont si douces et si pures en ce chant mélodieux, que vous vous souvenez de Florence.

Ces deux jeunes femmes, blondes comme des figures du Corrége, sont maintenant sœurs par le sang et par le cœur. Elles se tiennent enlacées, les yeux fixés sur un mari, sur un frère idolâtré, en faisant monter vers le ciel l'harmonie de leurs voix, qui vous ravissent vers des régions éthérées.

Oh! chantez encore, Sylvie, ces suaves mé-

lodies, afin que cette fois je contemple votre blonde chevelure sans pareillė, le vert limpide de vos yeux, que surmonte un sourcil qu'on dirait dessiné au pinceau, ce nez correct comme celui de la Minerve antique, cette bouche radieuse et vraie, ce teint nacré, cette taille frêle et souple comme un roseau, toute votre personne idéale, naïve, ingénue, naturelle et simple jusque dans ses irrésistibles séductions!

MARCELLE



Si l'impitoyable niveau du temps n'avait pas abattu l'hôtel Rambouillet et tous ceux qui en ont continué la tradition plus ou moins fidèlement, ce serait dans ce cadre brillant, à la suite des Hautfort, des Lespinasse, des du Deffand, de Caylus, des Pontivy, et de celles moins célèbres qui leur ont succédé jusqu'à l'avénement de la bourgeoisie, que je placerais Marcelle.

Ce n'est pas toutefois qu'elle soit un bel

esprit, ou bien le pastiche d'une femme savante, « un bas bleu, » comme l'on dit. Mais avec un esprit vif, entraînant, plein de verve et de couleur, une conversation animée, d'un tour souvent rabelaisien, elle a su conserver intactes ces façons de la grande dame du dix-huitième siècle qui, pour être galante, n'abdiquait pas pour cela la tradition des goûts délicats.

Elle aime à marivauder, mais avec ses pairs. Ses « mots, » cités dans les salons, n'arrivent point jusqu'au *Figaro*, parce qu'elle est ignorée de la foule, qu'elle fuit ou qu'elle ne fait que traverser inaperçue. Ses toilettes ne défrayent pas perpétuellement la chronique des journaux, pas plus que ses actes n'ont figuré dans les Nouvelles à la main. Vous la rencontrerez rarement à pied, et, pour éviter la boue, elle n'aura pas besoin de relever sa robe jusqu'au mollet, qu'elle a cependant fort bien fait. Si

elle se montre parfois dans les lieux publics, aux courses, au théâtre, rien dans son maintien ni dans son ajustement n'attirera l'attention. Elle ne s'occupera pas des sociétés tapageuses qui pourront l'entourer, pas plus pour en jaser que pour les imiter. Marcelle, en un mot, est l'antipode de cette nouvelle contrefaçon des femmes du monde, qu'on nomme la « cocodette. » Elle est bien la descendante du premier gentilhomme de la chambre du roi Louis XV, l'un des Quarante de l'Académie française, savant aimable et ambassadeur magnifique.

Bien que du nombre des plus élégantes, des plus jolies, des plus à la mode du faubourg Saint-Germain aux derniers jours de splendeur d'une société à peine vivante aujourd'hui, Marcelle a conservé le don de rajeunir ses contemporains en se montrant encore à peu près telle que je l'admirai, dans l'hiver de 1847, à l'une des fêtes si recherchées de la baronne Delmar.

Depuis quelques années un voile de tristesse s'est étendu sur ce visage jadis empreint de tant de gaieté. Une teinte de mélancolie inaccoutumée chez Marcelle a passé sur son regard si vif, sur son expression si riante. On ne la voit plus dans les fêtes qu'elle aimait, mais elle est restée fidèle à l'amitié de quelques femmes. Dans le salon de Lydie ou dans celui d'Adèle, elle peut remonter dans le passé en toute sincérité, et pleurer dans les longues veillées, non sa liberté, mais son doux servage. « L'histoire des heureux est courte, » a dit M. Sainte-Beuve, et cependant combien d'années n'a pas duré ce bonheur dans lequel Marcelle avait mis toute sa vie, union cimentée par la fidélité, par l'obéissance, par le sacrifice, et qui avait dépassé le temps où on pouvait lui assigner un terme!...

Mais il est des événements qu'on ne peut expliquer que par nos imperfections. Celui qui

a failli briser Marcelle est du nombre. A qui profitera-t-il? A personne, sans doute... Quoi qu'il en soit, plus accessible à la mansuétude qu'à l'indifférence ou à la vengeance, Marcelle restera sans amertune attachée à l'affection dont elle a vécu aux beaux jours de sa première jeunesse, dût ce souvenir n'être jamais qu'un regret !...

Il y a quelques jours, Marcelle vint dire adieu à l'une de ses amies et lui annoncer son départ pour l'Italie. « Et qu'allez-vous faire au delà des monts par cette chaleur tropicale? lui demandait-on. — Je vais, répondit Marcelle, m'enrôler chez les brigands ! »

THEKLA



— Comment l'aimeriez-vous? me disait-on un jour.

— Je l'aime, répondis-je, dans la jupe transparente de l'almée, mêlant l'or des sequins à l'or de ses cheveux.

Je l'aime dans le tourbillon d'une valse enivrante, ou dans les milles figures d'une mazurke, lorsque son pied cambré frappe le sol en cadence

Je l'aime un soir d'été, à l'ombre de grands arbres, la tête et l'épaule nues, quand ses grands yeux verts vous promettent l'amour que son cœur vous refusera.

Je l'aime s'essayant dans le dialogue amoureux d'une comédie de paravent.

Je l'aime gaie, le verre en main, dans un souper.

Je l'aime triste un soir d'hiver, écoutant le vent de la côte normande qui souffle à sa fenêtre, quand, seule, elle suit par la pensée les dominos qui se croisent et s'intriguent dans les salons illuminés, et qu'une larme de regret vient à mouiller ses longs cils.

Je l'aime étendue dans son hamac, rêvant à la patrie absente, un poignard à la ceinture.

Je l'aime avec ses mille caprices d'enfant gâtée.

Je l'aimerais bien pendant une heure entière, si elle le voulait.

ALIX



Alix est l'une des femmes de la haute société parisienne qui l'a le plus occupée par ses aventures romanesques, par ses allures indépendantes, par ses goûts artistiques, par ses aspirations d'esprit et de cœur. Placée dès l'enfance dans un cadre brillant, dans un milieu tout à la fois intelligent et élégant, Alix a grandi entre une mère distinguée par l'esprit et par les talents, et un père homme du monde et de sport,

aux heures de liberté que lui laisaient ses hautes fonctions dans l'État. Entourée d'éléments les plus divers, choisis dans les arts et dans les lettres, dans la fashion et dans les affaires, elle devait tout naturellement se façonner à la vie autrement que ses compagnes et acquérir une certaine liberté de penser et d'agir.

Jeune fille, elle séduisait par son esprit ouvert et franc, par ses reparties inattendues, par de grands yeux bleus respirant la curiosité universelle, par une simplicité d'attitude et de mise qu'elle a toujours conservée, et qui aide à la reconnaître dans ce portrait où le peintre l'a représentée, la tête sans autre ornement que ses cheveux châtains, arrangés en bandeaux plats, et dans une robe blanche dont le corsage décolleté et les manches courtes laissent voir de longs bras maigres tombant nonchalamment sur un corps mince et svelte à l'excès.

Aujourd'hui, si elle posait devant Cabanel,

elle n'entendrait faire que peu de concessions à l'ampleur des modes et ne profiterait de la fantaisie qui règne dans l'art des couturières que pour rester simple dans une casaque rouge ou bleue que recouvre un ample manteau; telle enfin qu'elle apparaît quand elle passe étendue dans une des plus élégantes calèches des Champs-Elysées. Ce serait encore les mêmes bandeaux plats qu'il y a vingt ans, la même tournure dépourvue d'afféterie; la taille seule s'est épanouie sans devenir épaisse et sans rien perdre de sa souplesse. Ceux qui refusent à Alix la beauté ne peuvent du moins lui refuser une fort belle taille. Ils ne peuvent non plus refuser de l'admirer lorsque, penchée sur son chevalet, elle modèle au pastel quelque portrait, ou qu'assise dans une galerie italienne, elle copie à grands traits une œuvre de génie.

Alix ne pouvait choisir pour époux un esprit vulgaire, pas plus qu'on ne songeait à lui im-

poser un millionnaire sans nom. Un jeune romancier de talent, de fortune, de naissance et de belle mine, l'entraîna dans ses landes du Midi. Ce mariage semblait résumer toute l'éducation de la jeune fille et préparer un long avenir de bonheur, lorsqu'une grande rafale vint tout emporter...

Alix est femme d'imagination vive, de passion ardente, et s'y laissant aller. Ennemie de toute contrainte, libre de tout préjugé, elle a pris pour devise : *C'est mon plaisir !* Dans ce cercle choisi mais varié qui l'entoure, et qu'elle charme par son esprit cultivé, par ses aperçus pleins d'originalité sur les choses de la vie, sur la morale, sur la politique, sur l'art, dans ce groupe qu'elle étonne par ses hardiesses de discours, il s'est trouvé plus d'amoureux enthousiastes que d'amis sincères et fidèles. Peut-être ne se soucie-t-elle que des premiers, de même qu'elle fait peu de cas, je ne dirai pas de

la société, mais de l'intimité des femmes.

Cavalière dans ses propos et dans ses façons, on pourrait croire, en la voyant courre le cerf, enjamber lestement les barrières d'un champ, escalader les coteaux, égayer les dîners qu'elle offre à son entourage par les saillies les plus mordantes, sans plus ménager les présents que les absents, on pourrait croire qu'elle n'est qn'un bon garçon, un joyeux camarade.

Mais, ne vous trompez pas, Alix a aussi ses heures de poésie et de tendresse. C'est alors que vous n'apercevez plus que le reflet d'une âme d'artiste.

LAURE



L'autre soir, un de mes amis, en contemplant Laure, me disait qu'une femme aussi parfaitement belle devait avoir des imperfections morales. Comment, en effet, imaginer une créature aussi riche des dons de l'âme et de l'intelligence, qu'elle est douée du charme de la beauté plastique ?

Comment croire qu'avec cette chevelure noire ondulant sur un front grec, ces sourcils qu'on

dirait dessinés au pinceau, avec des yeux dont les longs cils s'abaissent en voilant une flamme chaste, une oreille finement découpée, un nez droit introuvable, une bouche vermeille aux dents de perles, bouche expressive à l'infini, un teint éclatant, un cou et des épaules comme en sculptaient dans le marbre le plus blanc les Phidias et les Michel-Ange, comment croire, dis-je, qu'avec cette taille aux contours de jeune fille, au port si plein de fierté et de grâce languissante, Laure ait aussi reçu en partage l'intelligence la plus vive, l'esprit le plus fin et le plus imprévu, le caractère le plus ferme, l'âme la plus tendre et la plus droite, et cette bonté du cœur qu'un moraliste aimable et profond tient « pour aussi rare que le génie? »

Cependant Laure a tout cela, et plus encore. Mais je sens ma plume inhabile à retracer les traits d'une telle femme !...

Je n'ai point assisté à l'aurore de la vie conjugale de Laure, bonheur tranquille, fondé sur l'estime réciproque, affermi par la naissance d'enfants également chéris, mais bonheur dans lequel la passion ne semble pas avoir eu sa place.

Un jour on aima Laure, et on osa le lui dire. Elle l'entendit, parce qu'elle aussi avait senti qu'elle aimait. La lutte terrible s'engagea dans une conscience esclave avant tout de son devoir et de la foi jurée. Docile aux moindres désirs de son mari, elle n'hésita pas à lui sacrifier ses aspirations. Se roidissant contre l'amour qui, à son insu, avait envahi son cœur, elle arrêta sur ses lèvres l'aveu de ses émotions contenues. Pressée de leur donner un libre cours : « Devinez, répondit-elle, mais laissez-moi le courage de mon silence! »

Le combat fut long. Laure demanda la fuite ou l'oubli; elle conjura, elle supplia, mais tout fut

inutile ! Elle avait affaire à une âme passionnée, ardente, constamment repliée sur elle-même, qui, après bien des orages et des naufrages de toutes sortes, s'était donnée tout entière et sans partage.

Pauvre femme, peut-être l'a-t-il plus d'une fois accusée de froideur, d'insensibilité ? Moi, je l'admire et la plains ! Aussi est-ce avec fierté que je la vois parfois s'appuyer sur mon bras pour traverser les mauvais pas du chemin. Sa confiance me touche, m'honore et m'entraîne, malgré moi, dans la contemplation de tant de séductions, alliées à la plus solide vertu. Que de charme dans ce simple « merci » qu'elle m'adressait naguère ! Parole simple, mais dont l'accent indiquait la grandeur de la lutte qui se livrait en elle. « Il est si bon ! » ajoutait-elle, en parlant de son mari. Quelle autre, en effet, apprécierait mieux la bonté que celle qui en est elle-même la personnification !

Affreuse destinée, cependant, que celle qui l'oblige, pour rester fidèle à sa conscience et à ses serments, de faire souffrir celui pour lequel, peut-être, elle rêve toutes les félicités!

Admis à juger de son sacrifice, je puis en mesurer l'étendue en la voyant dissimuler si peu ses joies intérieures à la vue de celui qui l'aime. Son bonheur alors n'éclate pas en épanchements vifs, mais il rayonne dans son regard. Ce n'est pas le feu de la passion, c'est la douce lueur d'une étoile!

Dans ses heures fugitives, dans ces moments si vite écoulés, la beauté de Laure apparaît dans toute sa simplicité et dans toute sa grandeur. Son regard revèle l'amour qui la toucha, mais sa bouche conserve toujours l'expression du sacrifice et du renoncement, expression indéfinissable qu'aucun peintre n'a jamais reproduite, faute peut-être de l'avoir rencontrée!

Comme une autre Laure, que n'a-t-elle

trouvé un génie pour la chanter en l'immortalisant !

Qui est Laure? se dira chacun en regardant dans son entourage et en cherchant, mais en vain, le seul trait qui pourrait la désigner. N'est-ce pas là d'ailleurs un des penchants de Laure de rechercher l'ombre, si ce n'est le mystère, d'éviter la foule, ses banalités, ses bruits, ses enivrements, auxquels elle préfère les douces émotions du foyer?

Toutefois si, en plein soleil de midi, vous rencontrez une femme qui semble refléter les rayons de l'astre du jour, ; si, au retour d'une promenade en automne, dans la brume du soir, votre route est soudainement éclairée par une de ces lumières mystérieuses qu'on voit dans les légendes traverser l'espace pour guider le voyageur égaré; si, dans une fête, vos yeux, un instant éblouis par l'éclat des lumières et des parures, s'arrêtent tout à coup sur une

femme que la splendeur de sa seule beauté impose à votre attention, dites-vous : C'est Laure !

CONRADINE



Il est des femmes qu'on regrettera toujours de n'avoir fait qu'entrevoir. L'impression qu'on a ressentie près d'elles dans ces courts instants a été si vive, la curiosité si éveillée, l'attraction si grande, que la pensée se reporte vers cette apparition comme sur une œuvre ébauchée et brusquement interrompue.

L'unique entrevue que j'eus avec Conradine, due à un heureux hasard, m'a produit cet effet.

Et, bien que je ne connaisse ni les penchants de son âme élevée, ni même les côtés les plus saillants de son caractère, je ne voudrais pas clore cette première galerie, sans exprimer ici le souvenir que j'ai conservé de Conradine.

C'était en automne : les feuilles à moitié jaunies du val normand donnaient au paysage un aspect sévère, qu'en dépit des dernières fleurs du parterre, de l'eau du ruisseau et des prés herbeux, la vieille maison gardait aussi.

En quittant le castel de la belle et tendre Gabrielle, dont une jeune et gaie châtelaine garde si fidèlement les souvenirs, en songeant à la grande chambre en tapisseries, où le matin encore j'avais admiré la courte-pointe sur laquelle le roi vert-galant avait, au retour d'Ivry, jeté son blanc panache, tout me parut austère dans la demeure de Conradine.

La vaste cour carrée, ses grands murs et son

haut portail, tout me rappelait le cloître où jadis avaient blanchi, sur leurs manuscrits, des générations de moines.

Aujourd'hui les horizons se sont ouverts sur la colline plantée d'un bois de hêtres. Mais à l'intérieur, les longs couloirs, avec leurs cartes, leurs bustes, leurs portraits d'hommes célèbres, la bibliothèque avec ses rayons en chêne et sa longue table couverte de journaux, de revues et de brochures, disent que c'est encore là un sanctuaire du travail.

Un vieillard aux cheveux blancs, d'une taille moyenne, d'une physionomie fine et spirituelle, d'une courtoisie exquise et pleine de séductions, nous reçut, mes amis et moi, dans cet asile de ses études, de ses méditations et de ses regrets.

Ses deux filles l'entouraient; la cadette, reflet adouci de l'intelligence paternelle; l'aînée, grande, de belle tournure, aux traits réguliers

et calmes, aux regards vifs et pénétrants, c'est Conradine.

Dans une promenade où j'eus la bonne fortune de me trouver à ses côtés, j'écoutais, attentif et charmé, sa conversation simple, bien que savante, sur les occupations agricoles dont l'association conjugale lui avait donné une large part. J'admirais cette manifestation assez rare du génie féminin, cet oubli, et plus encore ce dédain de la vie mondaine, où la femme supérieure eût cependant brillé d'un vif éclat. Je contemplais la beauté qui s'ignore, et qui m'apparut là, dans cette sphère des sciences naturelles, comme un pur rayonnement de la nature elle-même.

HÉLIODORA



Quelle est cette femme qui s'avance dans la fête, la tête haute, le regard insolent, l'expression provocante, l'épaule et le sein nus? C'est Héliodora.

Dans le temple de la patricienne brûle la lampe de Vénus. Mais qui l'éteindra?

Vous qui savez, amants jeunes et vieux, que le printemps fleuri donne le miel des abeilles, dites-moi qui peut produire le miel d'Héliodora.

Sa maison ressemble, dit-on, à la tour d'airain de Danaé, où Jupiter sut cependant pénétrer!...

L'admiration personnelle est le seul culte de cette étrangère. Couchée pendant le jour, elle n'admet à la visiter qu'un petit nombre de mortels chargés de lui préparer l'encens. Cette adoration de quelques initiés, entretenus dans leur ferveur par de rares apparitions dans le monde, coups d'éclat toujours longuement combinés, suffit à la vie d'Héliodora.

Paris a proclamé la royauté d'Héliodora. Il l'a couronnée reine de beauté. Que restera-t-il demain de ces hommages, rendus par un peuple inconstant à une divinité d'argile?

Déjà son piédestal, élevé par la faveur passagère des grands, s'est brisé. Bientôt la statue elle-même aura disparu, car seule l'âme est immortelle!

TABLE



FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH.

